

L'Europe et l'Islam



M. G. HANOTAUX

ET

LE CHEIK MOHAMMED ABDOU

Grand Moufti d'Egypte

avec préface

DE

MOHAMED TALAAT HARB BEY

Directeur du Contentieux de la Daira Sanieh.

LE CAIRE

IMPRIMERIE JEAN POLITIS

—
1905

L'ISLAM^(*)

RÉPONSE

d'une personnalité musulmane

à

M. HANOTAUX

Ex-Ministre des Affaires Etrangères en France

Monsieur le directeur du journal *Al-Moayad*,

Je viens de lire, dans la traduction que vous avez faite pour le *Moayad*, l'étude que M. Hanotaux avait publiée dans le *Journal*, comme complément à un article précédemment paru.

L'étude de M. Hanotaux témoigne d'un grand zèle pour les intérêts de sa patrie, et il entend, par elle, faire comprendre aux Français la manière dont ils doivent traiter les Musulmans placés sous leur gouvernement ou sous leur influence.

Pour arriver à son but, il lui paraît nécessaire de rechercher les causes qui éloignent les musulmans du Christianisme et leur font préférer d'être soumis à un gouvernement musulman plutôt que de vivre sous l'autorité française. La conclusion qui se dégage de son écrit est la suivante :

Si le sentiment religieux chez les musulmans peut se concilier avec le respect de l'autorité française, la France pourrait bien leur accorder le droit à la vie ; dans le cas contraire, son devoir serait de les exterminer ou de les expulser de son territoire.

(*) Journal « *Al Moayad* », du Dimanche 6 Mai 1900 — N° 18

PRÉFACE

« ils aimeraient mieux prendre Aotourou
» pour un menteur que de nous croire si fous. » (*)

DIDEROT

Supplément au voyage de Bougainville.

« Le monde civilisé n'est qu'une immense salle
» de malades qui remplissent l'air de leurs gé-
» missements navrants et se tordent en proie à
» tout genre de souffrances. »

MAX NORDAU.

Les mensonges conventionnels de notre civilisation.

Le but de cette brochure est de mettre en regard deux articles sur l'Islam, publiés par M. Gabriel Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères de France dans *Le Journal* des 21 et 28 Mars 1900, et la réponse d'une haute personnalité musulmane, telle qu'elle parut dans *Le Moayad*, journal du Caire, dans son édition arabe et dans son édition française des 6 et 13 Mai de la même année. A cette réponse l'auteur n'avait pas, à ce moment, voulu ajouter l'autorité de son nom, sans doute pour lui laisser toute la puissance de la vérité.

(*) Dans le dialogue entre A et B du *Supplément au voyage de Bougainville*, il est question de l'Otaïtien Aotourou, amené en Europe et renvoyé ensuite à Otaïti par Bougainville. L'interlocuteur B soutient que les Otaïtiens ne croiront pas ce qu'Aotourou leur relatera concernant la vie en Europe. A, lui demande : Et pourquoi ne le croiront-ils pas ? à quoi B répond : Parce que, en comparant leurs mœurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur que de nous croire si fous.

Articles publiés dans "Le Journal", de Paris, sous la signature de M. Gabriel Hanotaux :

L'ISLAM

I(*)

Nous voici donc en présence de l'Islam.

Fils de l'Asie, il avait parcouru rapidement le nord de l'Afrique et, ramassant dans ses bagages je ne sais quels débris de la civilisation byzantine, il s'était jeté sur l'Europe. Mais là, au bout de son prodigieux élan, il avait rencontré une autre civilisation également fille de l'Asie, héritière plus directe de Byzance, la civilisation aryenne et chrétienne, et il avait dû s'arrêter. Refoulé lentement sur l'Afrique, il s'y était établi pour des siècles ; tandis qu'une des pointes du croissant dominait le Bosphore, l'autre s'allongeait jusqu'à Fez et, par Alger, Tunis et Maroc, continuait à enserrer l'Occident.

C'est là, en Afrique, au plein cœur de sa domination, que la France est venue le surprendre. Saint-Louis, fils de l'Espagnole et à demi compatriote du Cid, avait porté la guerre en Egypte et à Tunis. Louis XIV avait menacé les Régences. Bonaparte avait repris le rêve séculaire. Mais c'est la France du dix neuvième siècle qui rompit le charme et qui enfonça, par le milieu, l'immense escadron qui, depuis des siècles, se cabrait sur l'Europe. Alger est à nous, voilà soixante-dix ans ; Tunis, depuis vingt ans.

Nos avant-gardes ont atteint, maintenant, les

(*) *Le Journal* du 21 Mars 1900 — N° 2730.

Le lecteur léger et superficiel, dont la conscience est façonnée sous l'influence des temps et des lieux, émettra sur ces publications un avis éphémère approuvé d'avance et sans discussion par tous ses pareils ; mais le lecteur habitué à réfléchir, ne pourra manquer de reconnaître l'imposante supériorité de la réponse sur l'attaque qui l'a provoquée.

Cette réponse est si noble, si humaine et si riche en érudition, en profonde philosophie et en arguments irréfutables, que ce serait présomption de notre part de vouloir y ajouter quelque chose.

Cependant, la lecture des articles cités et d'autres publications nous déterminent à publier quelques réflexions et à faire un court exposé critique de la *prétendue* civilisation européenne ; nous demandons pardon à l'auteur des pages si belles parues dans *Le Moayad* si nous prenons la liberté d'unir notre voix à la sienne, pour défendre notre cause, avec celle de tout l'Orient, contre les calomnies de l'Europe et contre ses procédés que nous nous abstenons de qualifier.

Sous le titre : "*Arguments japonais*", M. Jules Huret, publiant dans *Le Figaro* des 13 et 14 Mai 1904 sa conversation avec M. Motono, ministre du Japon à Paris, dit que son orgueil d'européen a été blessé de ce que le ministre lui remontrait que les japonais ne sont pas aussi barbares qu'il les faisait.

L'orgueil d'européen de M. Huret nous paraît avoir reçu aujourd'hui une très grave atteinte. En

effet, les japonais eux-mêmes, au sujet desquels il avait été blessé dans cet orgueil, ont prouvé d'abord qu'ils étaient très loin de la barbarie que des légendes absurdes accolaient à leur nom, et ensuite qu'ils pouvaient non seulement lutter contre la vieille Europe, mais encore — eux les simples, les non-civilisés — l'emporter sur elle sur les champs de bataille et — suprême blessure à l'orgueil de M. Huret — faire rendre, par leurs ennemis, hommage à leur bravoure, à leur loyauté, à leur humanité !

Passons à un autre ordre d'idées. En Europe, dans les milieux du moins où l'on paraît vouloir placer les foyers de la civilisation, a-t'on atteint ce que cette civilisation devrait amener avec elle, c'est-à-dire tout simplement le bonheur des peuples ?

Car, à moins de donner à ce mot une signification spéciale qui échappe encore à l'entendement des simples mortels, la civilisation devrait comporter la vie paisible, la joie, l'aisance, le bonheur en un mot. Et ce n'est certes pas ce qu'on peut voir aujourd'hui dans ces foyers où les crimes augmentent, où les passions politiques sont sans frein, où la misère fait tous les ans des milliers de victimes, où, enfin, fleurit l'anarchisme, ce fléau inconnu chez les peuples prétendus barbares !

Revenons à M. Hanotaux et à ses articles où nous sommes frappés tout d'abord par ce non-sens :

“ la nécessité d'un homme-Dieu rachetant le péché originel de l'humanité. ”

Nous serions curieux de voir M. Hanotaux nous démontrer cette *nécessité*, par laquelle il outrage et nie la toute-puissance divine. Croyez à un homme-Dieu tant que vous voudrez, croyez que l'humanité a été *sauvée*, malgré tant de faits révoltants qui prouvent le contraire ; mais n'insultez pas la divinité en soutenant qu'elle ne pouvait sauver l'humanité que par le sacrifice d'un homme-Dieu !

Voulant trop prouver, M. Hanotaux ne prouve rien, et du mélange politico-théologique de ses idées il ne ressort que confusion et contradictions. Nous critiquerons quelques-unes de ces idées qui viennent à l'appui de ce que nous avons avancé et de ce que nous voulons conclure.

Il n'y a pas longtemps, les français étaient *sujets* d'un roi ou d'un empereur. Aujourd'hui ils ont eux-mêmes des sujets — selon M. Hanotaux et consorts — car ils appellent les musulmans soumis à la France “ *nos sujets*. ”

Citons et commentons quelques phrases écrites dans cet esprit :

“ . . . et à cette population islamique et sémitique, „ ce peuple arien, chrétien et républicain — (le „ peuple français) — doit apporter maintenant le „ pain et le sel de la vie et de la civilisation (!)

„ . . . Mais il en est de plus redoutables — (M „ Hanotaux parle des confréries musulmanes) — qui

„ ont leur origine et leur raison d'être dans la
„ lutte contre l'Infidèle, et qui ont voué une haine
„ absolue à la *civilisation*.

„
„ cherchons à faire de l'Islam l'*instrument* (!)
„ de la *conquête* et de la *civilisation française*.

„
„ Combien cette méconnaissance réciproque
„ (entre français et musulmans) est plus frappante
„ encore et plus grave quand il s'agit du fonction-
„ naire, du magistrat ou de l'officier qui doivent
„ commander à ces masses *passives et muettes*, qui
„ doivent veiller à leurs intérêts (!), trancher leurs
„ différends, *leur imposer nos lois*. (!),

Pour M. Hanotaux, comme pour beaucoup d'euro-
péens, il n'y a d'autre civilisation que celle qui vient
d'Europe. Pour eux, le bonheur s'obtient par les
lois européennes, par les usages européens, par la
„ civilisation européenne „ en un mot. Et cependant,
ces lois, ces usages cette fameuse civilisation, ont
accumulé sur l'Europe les désastre et les ruines.

Quant au *pain* et au *sel de la vie*, la civilisation
européenne, loin de les apporter aux peuples qu'elle
soumet à sa domination, les en prive en les rédui-
sant à une misère qu'ils ne connaissaient pas avant
sa tyrannique et cruelle invasion.

Voici d'ailleurs quelques funestes effets de la
civilisation européenne :

Tel peuple vit heureux, quelque part dans le
monde, occupé uniquement à se laisser vivre et à
jouir des satisfactions du cœur.

L'européen arrive, il s'installe par la force et par le meurtre, il apporte des marchandises inutiles et coûteuses, et d'autant plus coûteuses qu'elles sont plus inutiles ; il construit des palais.

Aussitôt la cabane doit disparaître avec le bonheur de la famille, comme choses indécentes ; le luxe s'impose : on doit subvenir au luxe privé et contribuer à supporter les frais du luxe public, y compris celui des ogres envahisseurs.

Pour procurer et payer tout cela, il faut produire le superflu, il faut un excès de travail, il faut abandonner les travaux qui procurent le nécessaire à la vie.

Ce nécessaire diminue et s'enchérit de jour en jour, en même temps que le superflu encombrant se multiplie et s'impose de plus en plus.

Bientôt les ressources manquent, il n'y a plus de nourriture et de travail pour tous. la famine et la hideuse misère font leur apparition avec le mépris pour le pauvre honnête, suivies des persécutions contre celui qui ne peut se procurer les décors imposés, ou dont les décors horribles le dénoncent, comme une tache outrageante et scandaleuse, dans la ville nouvelle qui abrite désormais la corruption et la tristesse.

Dès lors les malheureux indigènes conquis ont l'honneur d'être assimilés aux européens conquérants !!!

Il est facile de reconnaître aux réflexions et

aux citations de M. Hanotaux que dans son article il fait écho à l'ouvrage intitulé *L'Islam, Impressions et Etudes*, du comte Henry de Castries.

Cet ouvrage, tout en paraissant prendre la défense du prophète Mohammad et des musulmans, n'en est pas moins un énorme tissu d'injures et de calomnies contre ceux-ci, où l'auteur européen pur sang débute par cette fanfaronnade en parlant de ses cavaliers en Algérie :

“ J'étais pour ces cavaliers un véritable sultan, „ et ils rivalisaient à mon égard de ces préve- „ nances serviles dont l'Orient (1) a le secret. „

Donnons aussi un aperçu des idées théologiques de cet auteur.

Aux pages 243 et 244 (2), dans sa conclusion, il dit:

“ Cependant, s'il est permis d'établir, au „ point de vue philosophique, une hiérarchie entre „ les dogmes religieux de l'humanité, c'est immé- „ diatement après celui de la Trinité, *si incontes- „ tablement supérieur pour les spéculations de la „ pensée (!?)*, qu'il faudrait placer le monothéisme „ absolu de Mahomet „ (3)

(1) Nous ne discutons pas si on a raison de placer l'Algérie en Orient.

(2) 3^e édition - Paris — Armand Colin & C^{ie}, éditeur — 1897.

(3) Selon l'auteur, même si Dieu est un, indivisible, il faut à toute force qu'il soit triple, il faut — qu'il y consente ou non — le couper en trois, pour les menus plaisirs de notre pensée, ou pour l'adapter à des vues personnelles, que nous défions d'expliquer, car nous ne voyons qu'un non-sens dans cette assertion gratuite. Et puis, si le dogme de la Trinité est si supérieur au monothéisme pour les spéculations de la pensée, pourquoi le polythéisme mythologique ne le serait-il pas davantage ?

A la page 252 il dit :

“ Nous les avons vues (les populations foulbées et haoussa) s'avancer d'une marche constante du Tchad à l'équateur, en convertissant au Coran les tribus fétichistes. Il nous sera bien difficile, sinon impossible, d'arrêter un mouvement d'expansion si puissant ; efforçons-nous de le diriger au mieux de *nos intérêts*. ” (1)

A la page 253 il cite le Cardinal Hergenrœther, qui regarde cette absorption progressive du fétichisme par l'Islamisme comme rentrant dans le plan providentiel pour aboutir au Christianisme, car l'Islamisme, dit ce Cardinal, doit préparer à la civilisation les peuples les plus avancés dans la barbarie. (2) Puis il se demande : “ Comment se fera cette transition du Coran à l'Evangile ? ” — à quoi il répond : “ C'est là, nous l'avouons, où l'économie du plan providentiel nous échappe ” (3) — et il ajoute : “ Mais alors même que la religion de l'Islam n'aurait d'autre résultat que de transformer ces idolâtres en monothéistes et d'élever leur niveau moral, la doctrine du *moindre mal* ne suffirait-elle

(1) Quel égoïsme mal compris ! Il ne s'agit plus de civilisation, mais d'intérêts.

(2) A la civilisation européenne, bien entendu, car il n'y en a pas d'autres pour le Cardinal comme pour M. de Castries.

(3) Il faut avouer que bien d'autres choses échappent au comte de Castries, aussi bien sur l'économie humaine que sur l'économie divine qu'il a la prétention, avec le Cardinal, de connaître jusqu'à ce point.

„ pas à *justifier* à son égard une politique de tem-
„ pèrament et de modération ? „ (1)

Voici maintenant quelques spécimens de phrases insultantes et prêchant l'oppression, employées par le noble auteur contre les musulmans :

Dans une note à la page 11, il traite d'exalté l'ex-père Hyacinthe pour avoir eu la *puérilité*, dit-il, de dédier son *Christianisme et Islamisme* à Abd-El-Kader.

A la page 214, il dit, en parlant des Algériens :

„ . . . Comment faire tomber ces préventions contre
„ le Christianisme fixées à jamais dans des intelli-
„ gences *inhabiles à tout raisonnement discursif* ? „ (!)

et il continue ainsi :

„ On s'est demandé si l'Islam, irréductible par
„ la persuasion, ne devait pas être *combattu par la*
„ *violence* (!) ; mais à l'époque où se produisit la
„ conquête de l'Algérie, il ne pouvait être question
„ de faire en pays musulman du prosélytisme par
„ voie de coaction comme au temps de Charle-
„ magne. „

A la page 255, il dit :

(1) L'Islamisme est un mal : un mal pour la France, pour l'Europe, pour la civilisation et pour le comte de Castries ! Mais, dit-il, il est un mal moindre, justifiant une politique de tempérament et de modération, c'est-à-dire une politique qui serait injustifiable envers les autres religions. Et même envers l'Islamisme il ne conseille la modération que parce qu'on ne peut pas faire autrement, comme il le déplore dans la suite.

Après cela, il est vrai, les Chrétiens appellent fanatiques les musulmans ! !

“ Des auxiliaires précieux pour cette œuvre de rapprochement (entre français et arabes) seront les missionnaires catholiques. C'est par eux que la société indigène, sans abandonner sa foi, pourra accomplir une *évolution civilisatrice* (?!), *évolution faible assurément*, mais méritant du moins le nom de *progrès* „ (!) (1)

A la page 242, il dit

“ Un maniement plus équitable et intelligent des populations indigènes, la suppression définitive de la féodalité arabe, la pénétration des voies ferrées dans le sud, le *perfectionnement de notre armement* contribueront à rendre ces insurrections de plus en plus rares et assureront la pacification (2) de *nos sujets* musulmans, des bords de la Méditerranée jusqu'aux rives du Niger. „

A la page 248, il déclare ne croire que médiocrement à la disparition lente de l'indigène (disparition considérée comme un bien) par le seul fait de son contact avec la *civilisation*. (3)

(1) Pourquoi donc la France expulse-t-elle de chez-elle ces excellents maîtres es civilisation ?

(2) Lisez répression et asservissement.

(3) Ceci nous rappelle une publication statistique américaine rapportant que *fort heureusement* la race indigène disparaît en Amérique, et une loi, aussi américaine, statuant qu'un contrat passé entre néo-américains et aborigènes n'a pas de valeur, loi en observation de laquelle les gouvernements du continent ont souvent disposé des terres occupées par ces derniers, en leur promettant des emplacements meilleurs, mais en les envoyant périr en masse dans des déserts.

La fameuse doctrine de Monroe « *L'Amérique aux américains* » n'est valable que pour des américains comme l'anglais Monroe ou comme l'espagnol Bolivar, et doit être interprétée ainsi : *L'Amérique à ses envahisseurs européens*.

A la page suivante il discute, sans le condamner, le projet de détruire ces mêmes indigènes par l'alcool, " ce puissant agent de destruction, ajoute-t-il, dont se sont servies quelquefois les *racés civilisés* (!) pour hâter la disparition des aborigènes „ ; mais il trouve le moyen inefficace vis-à-vis de gens qui réprouvent l'usage des boissons fermentées (1), et il conclut :

“ Il faut donc nous *résigner* (!) à vivre sur le sol de l'Algérie à côté de ses anciens occupants et renoncer à la chimère de l'assimilation et de la naturalisation. Cette perspective n'est pas autrement *effrayante* (!) et l'on pourrait redouter davantage les conséquences d'une mesure qui conférerait aux musulmans nos droits politiques „ (!)

Il dit bien, page 246 :

“ Au fond cette assimilation flatte surtout notre goût déplorable pour l'uniformité. „ (!)

et à la page 229 :

“ la misère augmente (en Algérie) chez les tribus en raison de leur rapprochement des grands centres européens ; celles qui ont fait leur soumission au début de la conquête et qui ont été les premières au contact de la civilisation ont été les premières ruinées. „

Mais cela n'a pas empêché M. de Castries de

(1) Voilà encore un obstacle à la *civilisation*, dû à Mahomet.

mépriser et maudire ceux qui n'acceptent pas cette désolante civilisation et de déplorer la conduite des confréries et des marabouts qui prêchent une résistance opiniâtre contre elle (page 224).

C'est que l'esprit européen s'est engagé par parti-pris dans un gouffre de contradictions, d'inconséquences et de faussetés voulues, absolument contraires aux véritables principes de civilisation et de progrès humain.

La civilisation européenne, ou ce que les européens appellent simplement *la civilisation*, en condamnant et en niant toutes les autres, comme si elle était un modèle unique et parfait, a cependant été flagellée par de grands penseurs comme Diderot dans son *Supplément au voyage de Bougainville*, où un vieillard otâïtien, s'adressant à ses compatriotes au moment du départ de Bougainville et de ses compagnons, prononce cette prophétie effrayante et véridique :

“ Pleurez, malheureux otâïtiens ! pleurez, mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour vous les connaîtrez mieux ; un jour ils reviendront, le morceau de bois (1) que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là dans l'autre, vous en chaîner, vous égorger ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous ser-

(1) La croix.

„ virez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi
„ malheureux qu'eux. „

Dans un livre écrit par un chrétien qui a beaucoup vu et lu on trouve les phrases suivantes qui viennent à l'appui de ce que nous avançons :

“ La civilisation européenne est comme le cheval d'Attila, lequel Attila disait : *Là où mon cheval a passé, l'herbe ne repousse plus.*

“ La meilleure maxime est mauvaise et tyrannique si elle se prête aux interprétations ambiguës ou équivoques et si elle ne renferme pas en elle-même la garantie du bien.

“ Grâce à la manie d'intervertir l'ordre des idées et des choses, si une société se fâche lorsqu'on fait l'acte le plus inoffensif et le plus naturellement et rationnellement admissible, ou lorsqu'on refuse d'être complice de ses crimes ou de faire ce qu'elle impose sottement, on ne condamne pas cette société pour se fâcher *à tort* ou pour imposer *à tort* ses caprices, ses goûts et sa criminalité, mais bien celui qui fait l'acte ou qui refuse de le faire *avec raison*.

“ Cela est très-conséquent, car un animal qui raisonne à l'envers doit aussi condamner à l'envers.

“ La maxime du Christ “ *Ne pas faire aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse à toi-même* „ ne fait qu'envoyer chaque jour une foule d'innocents aux galères et au gibet, car elle a pour réciproque que *les autres ne doivent pas faire ce qui déplaît aux*

uns et qu'ils doivent faire tout ce que ceux-ci exigent ; et pour corollaire qu'il faut punir tous les actes et toutes les abstentions qui déplaisent à ces derniers, sans s'enquérir si c'est à juste titre ou si c'est par bêtise, par caprice, par méchanceté ou par despotisme que ces actes ou ces abstentions déplaisent.

“ Elle a aussi pour corollaire que l'on doit faire aux autres ce que l'on voudrait qui fût fait à soi-même, et c'est en vertu de ce deuxième corollaire que François I^{er} ordonnait le supplice des hérétiques en déclarant qu'il se couperait le bras lui-même s'il savait que son bras fût gangrené d'hérésie.

“ Cette maxime est le prétexte qui autorise les oppressions exercées par l'Europe chrétienne dans le monde entier avec la prétention de tout soumettre tyranniquement à sa désastreuse civilisation, en traitant de criminelle, devant Dieu, le Christ et Messieurs les européens, toute autre civilisation choquante pour ces derniers.

“ Christophe Colomb remplissant le rôle du serpent de la Génèse, avec la croix du Christianisme, apporta toutes les croix de malheur aux peuples d'Amérique, qui vivaient jusqu'alors dans le paradis terrestre. „

A propos d'un discours sur le péril jaune, M. Harduin publiait dans *Le Matin* un article qui se terminait à peu près en ces termes :

“ Si les peuples non européens ne veulent pas se civiliser à notre façon nous leur flanquons des coups de fusil, et s'ils se civilisent trop à notre façon, nous leur flanquons encore des coups de fusil ! „

Voilà, bien exprimée, l'inconséquence qui égare la savante Europe, où il reste si peu d'écrivains consciencieux et de vrais philosophes. La courageuse exception que fait M. Harduin mérite d'être signalée.

Dans un autre numéro du *Matin* le même écrivain reproduit les paroles prononcées par un mandarin chinois dans une conférence sur le *péril blanc* ; nous en extrayons ces phrases :

“ Alors ils (les européens) s'installèrent dans le pays et émirent la prétention de considérer comme territoires leur appartenant, régis par leurs lois, des portions de la terre chinoise.

“ Nous laissâmes faire cependant

“ Mais ces intrus ne tardèrent pas à devenir insupportables. Il ne leur suffisait pas d'être maîtres dans leurs concessions, ils voulurent l'être chez nous, imposer leurs exigences à notre gouvernement, ils traitèrent la Chine en pays conquis

“ C'en était trop. Le mécontentement d'abord, l'exaspération ensuite, s'emparèrent de la population. On ne put la retenir ; elle voulut chasser les blancs comme les blancs auraient chassé les jaunes, si, chez eux, nous avions fait le quart de ce qu'ils faisaient chez nous, si nous avions voulu leur imposer une religion, nous installer à demeure, obtenir des privilèges et en abuser, bouleverser les habitudes et la vie des peuples européens, le tout sans ménagement.

“ Les 400 millions d'hommes jaunes que nous sommes ne voulons plus subir la brutalité, être victimes de l'avidité d'une poignée d'hommes blancs.

“ La grande Asie se dresse contre la petite

Europe, qui est venue la provoquer, exciter sa colère. Elle lui emprunte les armes qu'elle tournait contre nous. Ces armes, ce sont les Japonais qui les brandissent aujourd'hui, demain, ce sera nous, avec eux. La lutte ne fait que commencer. Elle durera tant qu'il y aura un homme blanc maître chez nous. Et comme l'offensive constitue souvent le moyen le plus efficace de défense, après avoir chassé les blancs de Chine, l'Asie débordera en Europe et s'y implantera.

“ Ah ! les blancs ignorent leur histoire ! Ils ne se souviennent plus des invasions asiatiques ! Nous leur rafraîchirons la mémoire. Ils verront que l'histoire passe toujours par les mêmes chemins, que ce qui a été, c'est ce qui sera. ”

Pour le bonheur de l'humanité et de l'Europe elle-même il faut souhaiter que les paroles du Mandarin seront entendues non seulement par les jaunes, mais par toutes les nations qui ne sont pas encore absorbées, corrompues et annihilées par l'Europe, par tous les peuples préservés jusqu'à présent des dégradantes misères d'une civilisation, qui réalise l'image mythologique de la funeste boîte de Pandore.

LE CAIRE, MAI, 1905.

Mohamed Talaat Harb bey.

Articles publiés dans "Le Journal", de Paris, sous la signature de M. Gabriel Hanotaux :

L'ISLAM

I(*)

Nous voici donc en présence de l'Islam.

Fils de l'Asie, il avait parcouru rapidement le nord de l'Afrique et, ramassant dans ses bagages je ne sais quels débris de la civilisation byzantine, il s'était jeté sur l'Europe. Mais là, au bout de son prodigieux élan, il avait rencontré une autre civilisation également fille de l'Asie, héritière plus directe de Byzance, la civilisation aryenne et chrétienne, et il avait dû s'arrêter. Refoulé lentement sur l'Afrique, il s'y était établi pour des siècles ; tandis qu'une des pointes du croissant dominait le Bosphore, l'autre s'allongeait jusqu'à Fez et, par Alger, Tunis et Maroc, continuait à enserrer l'Occident.

C'est là, en Afrique, au plein cœur de sa domination, que la France est venue le surprendre. Saint-Louis, fils de l'Espagnole et à demi compatriote du Cid, avait porté la guerre en Egypte et à Tunis. Louis XIV avait menacé les Régences. Bonaparte avait repris le rêve séculaire. Mais c'est la France du dix neuvième siècle qui rompit le charme et qui enfonça, par le milieu, l'immense escadron qui, depuis des siècles, se cabrait sur l'Europe. Alger est à nous, voilà soixante-dix ans ; Tunis, depuis vingt ans.

Nos avant-gardes ont atteint, maintenant, les

(*) *Le Journal* du 21 Mars 1900 — N° 2730.

bords de l'autre rivage, ceux où le Sahara fait déferler ses dunes de sable. Et quelle ne fut pas la surprise de nos derniers adversaires, de ceux qui, repoussés pied à pied, se tenaient accrochés à la bordure de plus en plus étroite du désert, quand ils apprirent que, de l'autre côté, ils étaient tournés; lorsqu'il arriva, du Soudan lointain, des caravanes disant que les Rounis étaient aussi là-bas, qu'ils s'étaient implantés au Sénégal, qu'ils gagnaient Bakel, Bamakou, Sego-Sikoro, qu'on les rencontrait sur le Niger, sur le lac Tchad, que Tombouctou, la Sainte, avait succombé; et lorsque, enfin, leurs missionnaires les plus aventureux, ceux qui, tout-à fait en pointe, parcouraient les marchés de l'Afrique Centrale, sur la Sangha et à Ngaoundéré, firent savoir que, là encore, on rencontrait les hommes à l'étendard tricolore, qu'ils remontaient les fleuves, organisaient le pays, et que leurs « babours » déroulaient, sur les étranges paysages du Congo et du Chari, leurs panaches de noire fumée!... C'est alors que, dans les douars découragés, on entendit les gens assis la tête sur les genoux, se répéter, en invoquant le nom d'Allah, la formule qui devint l'avant-courrière de nos derniers succès: « La France est une « grande tente »; si on essaye de lutter contre elle, elle finit toujours par avoir le dessus. « Mecktoub. C'est écrit! »

Donc, la France est, partout, en contact avec l'Islam, ou plutôt, elle est installée en plein Islam.

Elle est allée chez lui. Elle a conquis le territoire, soumis les populations; elle s'est substituée aux chefs; elle dirige, administre, touche les impôts, enrôle les jeunes gens, et en fait des soldats qui combattent pour elle. Elle a charge d'âmes. Cet immense Empire qu'elle a ainsi constitué brusquement, en pleine Afrique, est, en somme, l'héritier des grandes civilisations que l'Afrique a vu fleurir : la Carthaginoise, la Romaine, l'Arabe. Dans le grand rythme alternatif qui, tous les mille ans, s'est produit sur ces côtes, son tour est arrivé.

Et c'est un peuple républicain, de quarante millions d'âmes, n'ayant d'autre guide que lui-même, sans dynastie et sans chefs héréditaires, c'est ce peuple qui a pris en mains la conduite d'une autre population qui, bientôt peut-être, l'égalera en nombre, répandue sur d'immenses espaces, vivant sous des ciels inconnus, y poursuivant une existence déjà ancienne, obéissant à des instincts, à des traditions, à des règles toutes différentes de celles auxquelles nous obéissons nous-mêmes; et, à cette population islamique et sémitique, ce peuple aryen, chrétien et républicain, doit apporter, maintenant, le pain et le sel de la vie et de la civilisation ! Assurément, les conditions du problème sont rares, et le peuple dominateur ne peut pas trop s'efforcer à les connaître et à s'éclairer.

L'Islam n'est pas seulement en nous. Il est aussi hors de nous. Il est tout près de nous, au Maroc, sur cette terre secrète, dont l'existence actuelle est

aussi mystérieuse que la prochaine destinée ; il est près de nous, à Tripoli, et c'est par là que se maintiennent les dernières communications du centre islamique méditerranéen avec les communautés musulmanes de l'intérieur de l'Afrique ; il est en Egypte, et l'Angleterre l'y rencontre comme elle le rencontre aux Indes ; il est en Asie, et il occupe encore Jérusalem ; il couvre tout le berceau de l'humanité ; il recrute, par millions, ses adhérents sur toutes les vieilles terres ; il pousse sa pointe jusqu'en Chine, et on va jusqu'à prédire l'heure où les vingt millions de Chinois musulmans seront cent millions et où les invocateurs d'Allah auront remplacé les disciples de Çakia-Mouni. D'ailleurs, partout l'Islam déborde ses frontières ; il est la seule religion du monde qui opère encore des conversions par masses et dont le prosélytisme soit efficace. En Afrique, les marabouts vêtus de blanc apportent aux fétichistes noirs et nus une règle de vie, de même, qu'en Asie, les vieilles populations jaunes acceptent ses préceptes. Enfin, il est établi en pleine Europe, à Constantinople, et depuis quatre cents ans qu'il est là, les efforts successifs des populations chrétiennes n'ont pu l'extirper de cet illustre coin de terre, d'où il domine les mers orientales et départage les puissances occidentales. Dans les salons de Yildiz-Kiosk, on voit, assis sur les divans, auprès des ambassadeurs des puissances, les ulémas et les derviches vêtus de laine et coiffés du massif turban. Ils sont là, pareils à des

personnages des Mille et Une Nuits, semblables à ceux que décrivait, aux dix-septième siècle, cet ambassadeur de Louis XIV, M. de Nointel, dont M. Vandal vient de nous raconter l'amusante histoire; ils n'ont pas bougé; ils récitent leur chapelet et attendent, assurés d'avoir leur tour et de faire entendre leurs réclamations et, au besoin, leurs reproches, par le maître dont la puissance n'a d'autre soutien solide que leur foi.

Et tous — ceux de Constantinople et ceux du Maroc, ceux de l'Asie et ceux de l'Afrique, les sédentaires et les nomades, les urbains qui vont prier dans les mosquées sous les marbres arrachés aux temples antiques; les caravaniers, qui, marchant par les déserts, s'inclinent à l'heure de la prière et font leurs ablutions de sable la face tournée vers l'Orient; tous, — ceux qui sont vêtus de la gandoura et ceux qui portent la stambouline, ceux qui coiffent le fez et ceux qui gardent le turban, ceux qui ont, à la ceinture, le sabre et le yatagan, et ceux qui suivent, à Berlin, les cours de l'Université, et à Paris, ceux de l'Ecole des Sciences Politiques, tous ont toujours les yeux tournés vers un lieu unique. C'est la terre sacrée, la terre close, là-bas, au fond des déserts, la terre où le prophète de Dieu a vécu, où son corps repose, où nul infidèle ne peut pénétrer qu'en se cachant honteusement; la terre où fleurissent les deux Villes : la Mecque et Médine; la terre d'où les pères sont venus, où les fils retournent d'un mouvement

continu qui couvre toutes les routes du monde d'un perpétuel pèlerinage. Tous, tous, aspirent à ce centre. Ils vivent dans l'espoir d'y venir; ils meurent dans le regret de n'y être pas venus ou dans l'espérance de le revoir encore. A cette terre, ils sont reliés comme par un fil qui commande leurs actes, leurs rêves, leurs gestes, leur pensée. De loin, ils sont pendus à ce pôle, enchaînés par cet aimant; de près, leur extase va grandissant jusqu'à la folie, dès qu'ils approchent de la Caaba, de la maison de Dieu, de la fontaine de Zem-Zem où coule l'eau sacrée, de la Pierre Noire entourée du disque d'argent qui est le nombril du monde, et, au fur et à mesure qu'ils voient s'accomplir le rêve qui, du bout de la terre, les a emportés vers le voisinage de Dieu: « Dans l'enceinte sacrée, tout le monde est debout L'imam commence la prière du soir. Vingt mille fidèles se pressent, méthodiquement alignés, figés en une immobilité de statues. « Bismillah », dit l'imam — Le silence est solennel et une muette adoration remplit tous les cœurs. — « Alla oukbar »; les fronts s'inclinent. — « Alla oukbar » (Dieu est grand), reprend en chœur, à voix basse, la multitude des fidèles Mais leur nombre est si grand que ces paroles prononcées à voix basse s'unissent en un souffle prodigieux qui vibre longuement et courbe la foule en prière... » (Courtellemont).

Et ne croyez pas que cet Islam extérieur, uni dans une même pensée, soit sans contact avec

notre Islam à nous. Si les pays dominés par les nations chrétiennes ne sont pas véritablement « terres d'Islam » (« Dar el Islam »), s'ils sont les « pays de la lutte » (« Dar el harb »), ils n'en restent pas moins chers au cœur de tout bon musulman. Il y a une prière et une colère constante qui gronde et tourne autour d'eux comme d'une tigresse autour de la cage où sont enfermés ses petits; et les barreaux de la cage ne sont ni assez serrés ni assez forts pour empêcher qu'on y pénètre. Dans nos villes, dans nos villages, le derviche pauvre, nu sous sa gandoura rayée de noir, hâve, chétif, à demi fou, marmonnant, sans trêve, le nom de Dieu et de son prophète, est un émissaire conscient ou inconscient, qui va, de tente en tente ou de gourbi en gourbi, racontant les légendes des saints de l'Islam et laissant des semences de haine. Le monde musulman est organisé en confréries innombrables où des milliers et des milliers de nos sujets sont enrôlés, et qui n'ont pas toutes leurs centres ou leurs principales « zaouias » sur les territoires qui nous sont soumis; les agents vigilants des ces confréries parcourent sans cesse nos colonies d'Afrique, sont partout reçus, hospitalisés; pour eux, le plus pauvre tue son mouton, et ils emportent, de partout, des aumônes, ou des collectes, ou des cotisations plus ou moins régulières, qui se chiffrent, paraît-il, en Algérie, à huit millions par an, tandis que la somme totale des impôts qui nous sont payés représente à peine

le double. Parmi ces confréries, il en est de pacifiques, il en est d'inoffensives, il en est même qui entretiennent avec nos autorités d'excellents rapports; le lien qui les unit est souvent lâche et sans consistance; l'anarchie qui désole l'Islam africain les atteint souvent. Mais il en est de plus redoutables, qui ont leur origine et leur raison d'être dans la lutte contre l'Infidèle, et qui ont voué une haine absolue à la civilisation. Non loin des régions où s'étend notre hinterland, le cheick Snoussi a fondé sa secte, à Djaghboub, à deux journées de l'oasis mystérieuse où s'élevait le temple de Jupiter Ammon. Ses fils ont émigré à Koufra. Ce sont les rigoristes de l'Islam. Longtemps, ils ont traité en adversaire le sultan de Constantinople, le considérant comme compromis par ses relations avec les chrétiens. Aujourd'hui, ils semblent s'être rapprochés de lui, et leurs mœurs se sont peut-être adoucies. Mais on n'en attribue pas moins à leur action ou à leurs intrigues le réseau d'hostilité qui enveloppe de ses mailles serrées les efforts de nos missions dans tout le Sahara central. Enfin, de Constantinople même, de Syrie, d'Arabie, du Maroc, de partout autour de nous, un complot couvert, mais toujours actif, nous enserre et nous guette, prêt à profiter de la moindre défaillance; tout récemment encore, on voyait nos sujets algériens, répondant à je ne sais quel appel secret transmis de bouche en bouche, se lever par bandes et, malgré les obstacles, s'en aller jusqu'en Syrie,

jusqu'en Asie-Mineure, pour retrouver, en terre d'Islam, la délivrance illusoire qu'ils s'impatien-
taient d'attendre dans le pays de leurs pères.

Ainsi, dans le silence de la conquête, et sous la résignation du vaincu que tant de revers ont lassé, non découragé, des germes dangereux subsistent. Si la résistance n'a plus de chefs politiques, l'étroite confraternité religieuse de tout le monde islamique tient toujours la poudre sèche pour le jour des revendications prochaines. Il n'est pas un musulman qui n'attende Celui qui doit venir du côté de l'Orient « monté sur une ânesse à la crinière longue et épaisse », portant à la main les deux attributs, « celui qui représente l'Enfer et celui qui représente le Paradis ». Ce sera le « Maître de l'heure », celui qui délivrera le pays de l'Islam et qui chassera l'Infidèle. Tout imposteur qui se prétend ou se croit inspiré, peut courir la chance que lui offre la facile crédulité des foules. Il peut, à tout hasard, lever l'étendard vert et se proclamer El Mahdi.

Ainsi, dans la question de nos relations avec l'Islam, le problème religieux et le problème politique, le problème intérieur et le problème extérieur sont étroitement unis, et c'est ce qui fait, pour les solutions à peine entrevues que je vais indiquer maintenant, son étrange complexité.

Dans toute religion, les questions capitales sont celles de la prédestination, de la grâce, de la justification. Ces mots ont un aspect théologique un peu revêché : qu'on les comprenne cependant. La religion met l'homme en présence de Dieu, ou, si vous voulez, elle met la créature en présence du créateur. Or, le créateur garde-t-il un empire absolu sur la créature, de telle sorte que celle-ci ne puisse agir que par la volonté constante et latente du Dieu qui l'a créée ; ou bien la créature, une foi échappée à la main du créateur, a-t-elle une initiative propre, agit-elle en vertu d'une volonté indépendante et d'une décision qui n'emprunte rien à personne ? L'homme, créature de Dieu, est-il, si je puis dire, affranchi de Dieu ? possède-t-il le « libre arbitre » et la pleine jouissance de son être, ou bien ses actes, bons ou mauvais, sont-ils tous dictés par la loi suprême et la volonté maîtresse du monde qui a présidé à sa naissance ? Voilà la grosse difficulté religieuse et philosophique qu'aucune religion et aucune philosophie n'ont résolu d'une façon satisfaisante pour l'entendement humain. Elle était débattue, j'ai à peine besoin de le dire, dans les écoles philosophiques de l'antiquité.

Dès l'origine de l'histoire, deux doctrines se sont partagé les esprits, l'une s'inclinant devant la grandeur divine et abîmant l'homme dans son

(*) *Le Journal* du 28 Mars 1900 — N° 2737.

incurable infirmité ; l'autre relevant l'homme et lui donnant des droits, par sa foi, sa volonté et ses œuvres, à la conquête de Dieu. La première de ces écoles, a pour conséquence naturelle de pousser l'homme à l'abandon de soi-même et au découragement, tandis que l'autre le jette dans la lutte, dans l'action. Le Bouddhisme est la, plus grande école du renoncement, puisque l'homme et le monde s'absorbent dans le rêve divin ; la religion anthropomorphique des Grecs était celle de la vie et de l'action, puisque l'homme, le Héros, pouvait, par ses œuvres, devenir Dieu.

Or, sur les ruines du monde antique, à cinq siècles de distance, deux religions ont apparu, l'une divine et l'autre humaine, qui représentent encore, avec moins de rigueur cependant, les deux thèses opposées : La religion chrétienne, héritière plus directe de l'antiquité aryenne et en rupture violente avec le sémitisme dont, pourtant, elle était fille, tend à relever l'homme en le rapprochant de Dieu, tandis que la religion mahométane, fille de l'Arabie et moins dégagée de l'influence sémitique, tend à abaisser l'homme, en reculant Dieu au fond de l'infini.

Ces deux tendances différentes se manifestent dans le dogme capital qui est comme l'axe de l'une et l'autre religion, celui de l'essence de la Divinité. Pour le chrétien, Dieu est une trinité : Dieu le père a engendré Dieu le fils ; Jésus-Christ est à la fois homme et Dieu ; le Saint-Esprit

les unit. Cette triade mystérieuse qui a ses origines dans la nécessité d'un homme-Dieu rachetant le péché originel de l'humanité, est en horreur au mahométisme qui se tient énergiquement, passionnément attaché à sa foi en un Dieu unique et en une seule personne divine : « Dieu seul est Dieu ; il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! » Mais la conception chrétienne, plus douce et plus réconfortante pour l'homme, porte l'homme, par une pente insensible, vers l'action qui peut l'approcher de Dieu puisque, si je puis dire, les ponts ne sont pas coupés ; tandis que le Dieu farouche de Mahomet laisse sa créature rouler dans l'espace selon la ligne inflexible d'une loi une fois dictée, sans autre ressource que la prière et l'invocation résignée du nom unique qui est la seule espérance : aussi le mot « Islam » veut dire « abandon aux volontés de Dieu ».

Les deux religions, ou mieux les deux civilisations, sont donc en présence ; elles ont des points de contact par leur origine commune ; elles ont emprunté toutes deux aux deux antiquités grecque et sémitique une partie de leurs dogmes, de leurs rites, de leur morale ; elles pourraient souvent se pénétrer l'une l'autre ; mais elles ont, au fond, entre elles, un dissentiment magistral sur la question de la puissance divine et de la liberté humaine.

De cette situation double, de ces ressemblances et de ces dissemblances, naissent les deux méthodes différentes que nous avons suivies, dans nos

rapports avec l'Islam. Les uns, frappés seulement par les divergences, considèrent l'Islam comme un irréductible ennemi. D'après M. Kimon dans sa « Pathologie de l'Islam », le mahométisme est une lèpre qui a envahi le monde et qui le mine. C'est une maladie terrible, une « paralysie générale », une folie extatique qui réduit l'homme à la paresse et ne le réveille que pour le meurtre et la débauche. Le tombeau de Mahomet à la Mecque est une puissante « pile électrique » dont le fluide affole tous ces cerveaux et le condamne à toutes les manifestations d'une hystérie commune et généralisée : la folie raisonnante, l'obsession du mot Allah ! Allah ! indéfiniment répétés, les manies systématisées (horreur du porc, du vin, de la roussique), la folie lyrique ou mystique, la lypémanie ou mélancolie, la systématisation des idées de cruauté, la perversion sexuelle, etc., etc. Pour ceux-ci, les musulmans sont des bêtes féroces « comparables à la panthère et l'hyène » (je cite) ; il faudrait en détruire un bon vingtième (je cite encore), les condamner au travail forcé ; il faudrait aussi ruiner la Kaaba de la Mecque et « mettre le tombeau de Mahomet au Louvre ». La solution est radicale, n'est-il pas vrai ? et simple et humaine... Mais il y a cent trente millions de musulmans, et peut-être bien que « ces fous dangereux » feraient la folie de se défendre.

D'autres, à l'opposé, ne voient, dans l'Islamisme, qu'une religion et une civilisation sœur de la nôtre,

Certains vont même jusqu'à la considérer comme supérieure et M. Loyson (l'ancien père Hyacinthe), reconnaissant dans le mahométisme un christianisme perfectionné, conseille aux Français, pour retrouver leur religion perdue, de se servir du secours de l'Islam. Sans aller jusque-là, il en est qui réclament, pour l'Islam, une grande considération. Ils invoquent l'avis d'un éminent historien de l'Eglise, plus tard cardinal, qui admet que, pour les Africains, le mahométisme serve de pont entre le fétichisme et le christianisme. Il ne s'agit donc pas seulement de tolérance, mais de bienveillance : développons l'Islam, entretenons les mosquées et les medersas ; cherchons à faire de lui l'instrument de la conquête et de la civilisation françaises. Voilà les deux systèmes en présence : ils admettent, évidemment, entre eux, toute la série des graduations, des atténuations et des conciliations. Mais, au fond, ils coexistent, et, quand on en vient au fait et au prendre, on s'aperçoit aisément que chacun de nos représentants, de nos fonctionnaires et de nos colons a fait son choix et qu'il détermine sa conduite et son mode de vie à l'égard des musulmans, selon qu'il penche, consciemment ou inconsciemment, vers l'un ou l'autre des deux pôles où se placent, naturellement, les intransigeants et les fanatiques.

Et ce sont ces tendances divergentes, transportées du domaine de la conscience dans celui de l'action, qui ont fait souvent les incohérences

et les à-coup de notre œuvre sociale, politique et administrative. De là viennent ces incertitudes, ces faux départs, ces retours brusques, ces hauts et ces bas, en un mot ce manque de méthode et de suite qui est comme le diagramme permanent de notre action gouvernementale et particulière en Afrique. Et ce mal ne peut que croître et devenir de jour en jour plus dangereux, si l'on pense qu'il ne s'agit plus seulement de l'Algérie avec ses quatre ou cinq millions d'indigènes, mais de la moitié d'un continent avec une population déjà considérable, que le développement de la « paix française » et l'abolition de la traite des nègres vont multiplier rapidement.

La question est donc urgente, et il faut prendre un parti. Elle ne se résout pas en quelques lignes ; mais je voulais, du moins, la poser, une fois encore, devant l'opinion. Je voudrais aussi indiquer le procédé qui, pour arriver à un résultat pratique, me paraîtrait le plus sage ; et je voudrais, enfin, ajouter une seule indication qui me paraît toucher au fond même du problème.

Déjà, lors de la constitution définitive de notre domaine africain, j'ai demandé, et je demande encore que la question de nos relations avec l'Islam soit l'objet d'une enquête complète, faite en public par des gens compétents, auprès de gens compétents, de façon à déterminer, le plus tôt possible, pour tous, pour le gouvernement comme pour les simples particuliers, la ligne de conduite que tous, les sim-

ples particuliers comme le gouvernement, doivent décidément adopter.

Le colon arrive en Algérie, en Tunisie, au Sénégal. Il se trouve, immédiatement, en contact avec l'Arabe, avec le musulman ; c'est avec le musulman qu'il va traiter de l'achat d'un champ ; c'est au musulman qu'il va demander le secours de sa main-d'œuvre ; c'est avec le musulman qu'il va bientôt aménager sa vie pour des années et des années. Or, ces deux hommes, si voisins, ignorent tout l'un de l'autre ! Combien cette méconnaissance réciproque est plus frappante encore et plus grave quand il s'agit du fonctionnaire, du magistrat ou de l'officier qui doivent commander à ces masses passives et muettes, qui doivent veiller à leurs intérêts, trancher leurs différends, leur imposer nos lois. Et combien enfin elle est plus redoutable, quand il s'agit de nos hautes autorités coloniales ou métropolitaines, de notre gouvernement central dirigé par les onze ministres, dont un ou deux, tout au plus, ont regardé attentivement la carte de ces immenses régions qu'ils dirigent !

Eh bien, puisque nous avons accepté cette responsabilité, obtenu cette autorité, réfléchissons mûrement aux moyens de l'exercer. Demandons à ceux qui savent, interrogeons ceux qui ont vu ; réclamons, de leur compétence, la rédaction d'une sorte de bréviaire et de catéchisme politique, résumant les préceptes de nos relations avec le monde musulman. Tout un bataillon de théoriciens et d'hommes pra-

tiques — fonctionnaires, officiers, professeurs, ingénieurs, agriculteurs, colons — ont été ou sont en contact perpétuel avec le musulman et font, de sa vie et de ses préoccupations, l'objet de leurs études. D'ailleurs, les musulmans peuvent nous renseigner eux-mêmes. Si on les interroge, ils répondront. On fait des enquêtes sur tout, même sur les sujets qui paraissent le mieux élucidés. Celui-ci est des plus obscurs. Pourquoi ne pas recourir au seul moyen qui permette d'y jeter à flots la lumière et de répandre, en même temps, cette lumière sur tous ceux qui ne demandent qu'à en recevoir les rayons ? A la suite de cette vaste information, des instructions précises seraient rédigées qui, adressées à tous nos fonctionnaires, remises à tous nos colons, répandues dans toutes nos écoles, détruiraient bien des erreurs et des légendes, aplaniraient bien des difficultés, préviendraient bien des fautes, souvent irréparables. Une sorte de « Vade Mecum » de la France colonisatrice serait, pour tous, un grand bienfait et nous permettrait de vivre, pendant un demi-siècle peut-être, sur l'expérience de tant de bons Français, bons arabisants, qui, dispersés et sans lien, pleurent souvent, dans la solitude, des larmes amères sur des fautes qu'un seul mot aurait souvent permis d'éviter.

Le résultat de cette vaste enquête, personne ne peut le préjuger. Mais je voudrais du moins indiquer, en terminant, un ordre de considération qui me paraît de nature à nous mettre dans la bonne voie.

J'ai dit plus haut, l'étroite union de la religion et de la politique dans tout le domaine de l'Islam. En l'état actuel des choses, les musulmans ont le sentiment très puissant de leur foi commune ; mais ils n'ont qu'une conception très vague de la communauté politique et de ce que les anciens appelaient la Cité. Leur patrie, à eux, c'est l'Islam. Le pouvoir vient de Dieu : il ne peut donc appartenir qu'à un homme qui partage leur croyance. Jusqu'ici, aucune autre idée n'était entrée pratiquement dans leurs cerveaux, et c'est ce qui provoquait dans les pays de domination chrétienne les plus graves malentendus.

Or, voici que, peu à peu, et sur un point particulièrement bien choisi, un grand changement s'est produit : la séparation des pouvoirs s'est opérée sans secousse, et le fait est maintenant « fait accompli » : il s'agit de la Tunisie. Là, en effet, une formule s'est dégagée, résultant de l'expérience parfois si rude que la France avait faite en Algérie, c'est celle du « protectorat ». On sait en quoi consiste ce système. Avant tout, respect de l'ordre antérieur à la conquête : les institutions sont maintenues, les mœurs sont sauvegardées, le Bey même reste en place. Si bien que, par une légère modification, ou pour mieux dire, par un simple contrôle introduit dans le système administratif et politique, nous nous y sommes glissés, et nous avons capté la force entière de la machine, tout en en conservant les rouages. Le changement s'est produit avec tant de ra-

pidité et de souplesse que les populations n'en ont nullement souffert. Rien de grave ne les a choquées. Les mosquées sont demeurées closes pour le chrétien; les biens habous n'ont pas été détournés de leur affectation religieuse ou charitable; les caïds continuent à juger et à administrer; le droit indigène n'a été modifié qu'avec le consentement et souvent sur la demande des populations; un nombre restreint de fonctionnaires a présidé au changement, et, parmi ces fonctionnaires, beaucoup sont tunisiens. En un mot, une révolution très importante s'est accomplie avec le minimum de douleur et d'efforts. Le pouvoir civil s'est établi, sans que la religion en ait souffert; la pensée européenne s'est introduite, sans que la foi mahométane ait gémi; l'autorité française s'est mariée à l'autorité indigène d'une union qui, depuis quinze ans, est sans nuages.

Donc, il existe, maintenant, une terre d'Islam où le fil qui réunit les unes aux autres toutes les parties de l'Islam est distendu, sinon délié et coupé ! Il existe une terre qui est en train d'échapper insensiblement à La Mecque et au passé asiatique, une terre où un esprit nouveau naît dans la jurisprudence, dans l'administration, dans les mœurs, une terre, en un mot, qui peut servir d'exemple, et cette terre, c'est la Tunisie.

Ayant vu Carthage et Rome, Byzance et les Maures, saint Louis et Charles-Quint, elle était la terre de la lutte; elle devient la terre de la conciliation. Les deux religions, les deux civilisations

se touchent ici et se pénètrent ; les points de contact qui existent entre elles par leurs origines s'affirment ; les divergences et les haines s'atténuent dans un désir mutuel de jouir, en commun, d'un sol fécond et d'un ciel clément. Il tombe, de ce climat, une douceur qui adoucit les âmes. Peut-être aussi que les ruines si nombreuses et si diverses laissées là par les civilisations antiques ne sont pas mortes tout à fait et qu'elles se sont remuées à notre approche pour venir au devant de nous et renouer la chaîne du temps.

La mosquée de Kairouan a bâti ses magnifiques arcades sur les fûts intacts des colonnes antiques ; le cardinal Lavigerie a planté sa cathédrale au front de cette colline de Byrsa où Tanit fut adorée. Un vaste mélange d'histoire se fait sur cette terre, sous l'égide tolérante et humaine de la France. Qui sait ? peut-être que ces magnifiques destinées qui remontent au plus lointain du passé, vont revivre au cours du siècle qui commence et empliront l'avenir.

GABRIEL HANOTAUX

L'ISLAM^(*)

RÉPONSE

d'une personnalité musulmane

à

M. HANOTAUX

Ex-Ministre des Affaires Etrangères en France

Monsieur le directeur du journal *Al-Moayad*,

Je viens de lire, dans la traduction que vous avez faite pour le *Moayad*, l'étude que M. Hanotaux avait publiée dans le *Journal*, comme complément à un article précédemment paru.

L'étude de M. Hanotaux témoigne d'un grand zèle pour les intérêts de sa patrie, et il entend, par elle, faire comprendre aux Français la manière dont ils doivent traiter les Musulmans placés sous leur gouvernement ou sous leur influence.

Pour arriver à son but, il lui paraît nécessaire de rechercher les causes qui éloignent les musulmans du Christianisme et leur font préférer d'être soumis à un gouvernement musulman plutôt que de vivre sous l'autorité française. La conclusion qui se dégage de son écrit est la suivante :

Si le sentiment religieux chez les musulmans peut se concilier avec le respect de l'autorité française, la France pourrait bien leur accorder le droit à la vie ; dans le cas contraire, son devoir serait de les exterminer ou de les expulser de son territoire.

(*) Journal « *Al Moayad* », du Dimanche 6 Mai 1900 - N° 18

C'est ainsi que M. Hanotaux a été amené à examiner le dogme musulman et à le comparer avec le Christianisme et d'autres religions. De tout cela il s'est formé une opinion qui repose principalement sur les effets qu'ont produit ces religions sur les esprits de leurs fidèles.

Je ne veux pas juger l'étude de M. Hanotaux au point de vue de la politique. Je laisse à l'ancien ministre des affaires étrangères, au diplomate qui ne peut rien ignorer de la situation de son pays, de ses rapports avec les autres nations, ni enfin des traditions généreuses et humanitaires qu'il ne cesse de revendiquer à toute occasion ; je laisse à M. Hanotaux lui-même l'appréciation de ses articles. Je m'en remets complètement à sa sagesse pour décider s'il est possible qu'il rende un service à sa patrie en réveillant les haines religieuses, en prêchant, comme un prêtre du Moyen Age, la guerre sainte contre l'Islam. Je me permettrai simplement de livrer à la méditation de ceux de mes jeunes compatriotes qui ont reçu une éducation française et qui sont si attachés à la France, le système politique de M. Hanotaux. Ils y trouveront une leçon utile.

Si M. Hanotaux n'avait pas attaqué dans son étude les principes de la foi musulmane, nous n'aurions pas parlé de lui. Nous nous serions bornés à le lire, et, fidèle observateur des choses et des hommes, nous en aurions tiré le meilleur profit pour nous, sans nous émouvoir. Mais ayant mis en cause

notre religion, je veux, pour un moment, sortir de mon rôle de spectateur afin de la défendre. Je dirai tout d'abord que M. Hanotaux ne me semble guère posséder sur l'histoire ni sur les religions des notions profondes; j'entends de ces notions qui sont les points du jugement qu'on se forme par soi-même. Il repète plus ou moins bien une foule de choses et de faits qui se présentent à sa plume pour former un amalgame propre tout au plus à le faire briller aux yeux d'un public mal informé.

M. Hanotaux a trop parlé de la civilisation aryenne et sémitique, de la différence des deux et de la supériorité de l'une sur l'autre, concluant que la civilisation aryenne a vaincu la sémitique.

Or le berceau de la civilisation aryenne, le lieu où elle a pris naissance, c'est l'Inde, qui se trouve, jusqu'à nos jours, idolâtre! Chez les uns, la religion condamne à vivre en état de contemplation incessante, dans une état d'abaissement intellectuel et moral; et c'est la majeure partie. Les autres sont regardés comme des êtres impurs qu'il ne faut pas même toucher. Tous vivent sous la menace de la fin prochaine du monde et croient inutile de s'occuper de la vie.

De telles croyances n'ont pu être inculquées aux partisans de Brahma par la civilisation sémitique, laquelle n'a eu de relations avec eux qu'aux derniers siècles et n'a d'ailleurs exercé sur eux que peu d'influence.

M. Hanotaux croirait-il, par exemple, que la

civilisation des Européens leur soit parvenue avec les premiers émigrants aryens? Est-ce que M. Hanotaux s'est seulement arrêté un instant devant ces faits immenses : l'Europe aryenne, encore sauvage et sans civilisation ni sciences, recevant la lumière par son contact avec les peuples sémites? Ces faits sont démontrés par l'histoire; les Grecs n'ont-ils pas été les éducateurs de toute l'Europe?

Tout observateur impartial ne peut que condamner le sang répandu au nom de la civilisation aryenne et se révolte à l'idée émise par M. Hanotaux d'une persécution exercée contre la civilisation sémitique et ayant pour but l'anéantissement de cette dernière. Si à notre tour nous devons juger, d'après les actes, de la qualité des religions, nous dirons qu'il n'y a aucun lien entre la civilisation actuelle et le Christianisme. L'Évangile, que nous lisons et comprenons, ordonne aux Chrétiens de se détacher des intérêts de ce monde et de mener une vie droite et simple, il leur ordonne de ne point rendre le mal pour le mal et condamne les riches, toujours ambitieux et prêts à nuire; il dit à ce sujet qu'un chameau passera plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume du Ciel. Cette admirable doctrine est digne de l'envoyé divin qui l'a annoncée, et elle se résume, en somme, en ceci : se détacher du monde afin de gagner la vie éternelle.

De tout ceci M. Hanotaux ne semble pas se douter et il ne prouve pas un instant qu'il sait ren-

dre à César ce qui appartient à César. Rien de ce qui est dit dans l'Evangile, ne peut s'observer dans cette civilisation aryenne dont M. Hanotaux nous parle. Les faits nous démontrent que non. Cette civilisation s'est cependant unie au Christianisme.

Actuellement cette civilisation tout entière repose sur le pouvoir, l'or, la gloriole, la vanité, l'hypocrisie ; elle a pour représentant la Livre Sterling chez les uns, le Napoléon chez les autres ; mais en tout ceci l'Evangile n'apparaît pas.

Jésus-Christ, en enseignant aux Chrétiens à rendre à César ce qui lui appartient, leur démontrait qu'ils devaient être animés de l'esprit de tolérance ; mais ils ont si bien profité de la leçon qu'ils ne supportent même plus, non seulement les lois, mais encore les croyances qui ne sont pas les leurs.

Que M. Hanotaux nous montre des Chrétiens croyants et animés de l'esprit de douceur et de bonté que leur religion leur enseigne, et nous serons les premiers en faveur de la civilisation aryenne dont il nous parle ; mais il n'en fait rien. Je vais le faire à sa place. Je connais un petit groupe de Chrétiens qui ont abandonné leur pays, leur fortune. Installés à Jérusalem, ils attendent que Jésus descende du ciel, pour être les premiers à le voir, baiser ses mains et ses pieds. Ils passent leur temps à prier et à lire le Livre Saint parce qu'ils se sont détachés du monde. Eh bien ! si ces hommes représentent la civilisation aryenne avec laquelle l'Islamisme a à lutter, M. Hanotaux a complètement raison.

Les Phéniciens, parmi les peuples sémites, ont été les plus actifs dispensateurs des Sciences et des Arts ; ils ont importé partout l'art d'écrire, de lire, de compter. D'autres encore, les Araméens, ont passé par une civilisation très-grande, à l'époque où fleurissait Rome. Chez tous les peuples avancés le Progrès est le même ; il se développe suivant les besoins et le rôle que jouent les races sur le théâtre du globe.

Un progrès réalisé par une race ou par un peuple profite à toute l'humanité. Aryenne ou sémite, chacune de ces races a emprunté à l'autre, chacune a reçu de l'autre ce qui lui était adaptable.

De cela M. Hanotaux convient. Qu'était-ce alors que cette civilisation aryenne possédée par l'Europe lorsque les Musulmans y ont pénétré ?

Entend-t'on par civilisation répandre le sang humain, déchaîner une guerre acharnée entre la religion et la science, entre la Croyance en Dieu et la Raison ? C'était précisément l'état de l'Europe à l'apparition de l'Islam.

L'Islam apportait avec lui les arts et les sciences des Perses, des Egyptiens, des Romains, des Grecs et des Asiatiques, après les avoir purifiés de toutes les tares qui les entachaient.

L'Islam rapportait toute cette civilisation morte, autrefois répandue sur l'Europe par le génie Grec et par le génie Romain, mais dégénérée déjà, et pourrissant sur le fumier d'une décadence. L'Islam rapportait les traditions de l'Humanité millénaire et,

avec elles, les connaissances acquises par les savants, les philosophes et les poètes de l'Antiquité.

Je réponds aux généralités de M. Hanotaux par des observations générales. Les détails ne sont pas ignorés des Européens compétents, qui n'ont pas hésité depuis longtemps à proclamer cette vérité

La première flamme qui brilla dans l'obscur Occident vint du feu ardent allumé alors en Espagne et qui jetait ses lueurs jusque sur les pays voisins.

Les partisans de la doctrine de Jésus ont travaillé pendant des siècles à éteindre ce foyer, et aujourd'hui les Européens jouissent des semences jetées sur leur terrain.

Je suis dans l'embarras pour comprendre ce qu'entend dire M. Hanotaux quand il imagine que la civilisation aryenne a dû lutter pour triompher de la civilisation sémitique au moment où elle a envahi l'Europe. Je ne vois que des mots ne s'appliquant nullement à la réalité.

C'est probablement ce travers, qui est le plus grand des défauts chez un homme d'État, qui a fait échouer M. Hanotaux dans sa tâche lorsqu'il dirigeait les affaires étrangères de la France, ce pays si intelligent et si digne d'être dirigé par des hommes intelligents.

L'occident aryen n'a-t-il pas reçu tout autant du sémite qu'aujourd'hui ce dernier peut lui demander ?

Un autre point nous intéresse dans l'article de M. Hanotaux, c'est ce qu'il dit sur la religion. Il ressort de ses écrits que la religion chez les sé-

mites repose sur l'unité de Dieu. C'est une erreur. Le monothéisme n'est pas du tout la religion des sémites. Des tous les sémites, seuls les Hébreux ont cru à l'unité de Dieu. Cet enseignement a eu pour apôtres Abraham, ses fils, et Jésus, qui en descend par sa mère. Tous les autres peuples sémites tels que les Arabes, les Phéniciens les Araméens, etc., étaient plus ou moins idolâtres, absolument comme les peuples de race aryenne.

Mais avant de finir aujourd'hui je tiens à déclarer que si la personnalité de M. Hanotaux risque de sortir amoindrie de cette discussion, cela n'est pas de ma faute. Il m'est impossible de prendre au sérieux les considérations historiques dont il se pare et de ne pas ajouter que beaucoup de ses compatriotes pensent comme moi.

En terminant, M. Hanotaux déclare ses préférences pour la religion trinitaire, et il s'appuie, pour se justifier, sur ses connaissances en philosophie et en science. Nous lui répondrons à ce sujet dans un prochain article.

Pour le moment qu'il sache que si j'ai pris la plume pour répondre à son écrit inséré au *Journal*, c'est que je trouve ses connaissances historiques fort superficielles et quelquefois dangereuses, étant donné qu'il s'en sert au profit d'un parti-pris que nulle raison ne peut admettre et que nulle érudition ne peut appuyer.

L'érudition de M. Hanotaux paraît médiocre, et je tiens à lui déclarer que non seulement moi,

mais, beaucoup de Français en jugent ainsi. Il n'y a de princes dans les sciences que les savants. Voilà sur quoi M. Hanotaux devra méditer.

II.

Deux principes, qui occupent la première place dans la religion, ont servi de thème aux dissertations de M. Hanotaux. Ce sont : la prédestination, ou fatalisme, et l'unité divine. En s'occupant du premier, il a indiqué les deux principales doctrines qui, depuis longtemps, se sont divisées sur ce terrain, à savoir : que, pour l'une, l'homme est conduit par sa destinée, sa volonté étant impuissante à déterminer ses actes ; tandis que, pour l'autre, l'homme est une créature jouissant de son libre arbitre et par conséquent parfaitement responsable de ses actions.

La première doctrine, nous dit-il, est une conception de nature inférieure, dégradant l'être humain et affaiblissant son pouvoir. Il la rattache à la doctrine bouddhique, qui aspire à l'anéantissement de la CRÉATURE dans l'éternité.

Tout au contraire, la seconde, rehaussant l'humanité, aspirant au développement intégral de ses forces, émanerait d'une conception supérieure. Il la rattache aux nombreuses sectes qui formaient la religion des anciens Grecs religion anthropomorphique s'il en fut, puisqu'elle donnait à la divinité tous les attributs de la créature humaine.

Pour M. Hanotaux, l'Islamisme et le Christianisme représenteraient ces deux doctrines opposées. La première serait une religion humaine fondée sur des idées sémitiques, elle dégraderait l'homme et le réduirait à un état voisin de l'animalité; la seconde serait la religion divine, héritière des idées aryennes, elle tendrait à rapprocher l'homme de la perfection. La tendance différente de ces deux religions apparaît évidente à M. Hanotaux lorsqu'il veut considérer la base fondamentale de chacune d'elles. Pour le Chrétien, Dieu le père a engendré Dieu le fils. Jésus est à la fois Homme et Dieu, car le Saint-Esprit a uni ces deux natures en engendrant une nature mixte; tandis que, pour le Musulman, aucune parenté ne rattache l'homme à son créateur. Son Dieu ne peut se manifester sous aucune forme humaine.

Le lecteur a sans doute remarqué déjà la confusion qui règne dans l'esprit de M. Hanotaux, et rarement on a pu voir des erreurs plus grossières sur les faits et les idées que celles que cet écrivain a présentées à ses lecteurs.

Le dogme de la prédestination n'a rien à faire avec la Trinité ou l'Unité de Dieu, il n'est pas spécial à la forme d'une religion plutôt qu'à celle d'une autre. Il se retrouve dans presque toutes les croyances.

Chez les Chrétiens eux mêmes, le dogme de la prédestination a soulevé avant l'apparition de Mohammed les discussions les plus vives, et ces dis-

cussions sont loin d'être épuisées à l'heure actuelle. Parmi les partisans de Saint Thomas, parmi les Dominicains, dans les discours du réformateur Luther, la croyance à la prédestination domine, et de plus est affirmée comme article de foi. M. Hanotaux ne peut pas ignorer que le dogme de la prédestination a fleuri parmi les Pères de l'Eglise Chrétienne, dont la religion est cependant anthropomorphique et antisémitique, s'il faut en croire M. Hanotaux lui-même.

Voici le peuple Juif, le peuple le plus sémite. Y a-t-il un Juif qui, abandonnant tout travail, se repose sur la vigilance divine pour subsister? Ce qu'on sait de la vie des Phéniciens, ce peuple si actif, permet-il de dire qu'il passait sa vie à rêver paresseusement? Non. Et cependant nous savons que des prêtres et des moines ont mené en Europe une vie d'oisiveté complète, comptant sur la grâce de Dieu et la charité des hommes pour pourvoir à leurs besoins.

Parmi les Grecs, une secte philosophique s'est distinguée par sa croyance au hasard, auquel elle attribuait, sans intervention d'autre cause, la création et la direction de l'Univers.

Eh bien! le hasard, cause et origine de tout, n'est-ce pas là une doctrine plus nuisible à l'homme que l'abandon de son être à la volonté divine? et, pour être une conception aryenne, cette croyance était-elle de nature à élever bien haut la dignité humaine?

J'affirme à M. Hanotaux que l'Islamisme est la

condamnation du fatalisme. Dans quarante-six versets du Coran, la prédestination est attaquée d'une façon formelle.

Cependant le dogme du fatalisme se trouve dans la religion musulmane. Ceci demande une explication :

Pour tout homme raisonnable, l'être humain est libre dans ses actes ; mais cette liberté est limitée par les lois que la Puissance divine a assignées à sa nature, à ses besoins, à ses instincts et à ses facultés. Tous nos phénomènes moraux sont gouvernés par ces lois, tout comme les phénomènes physiques. En ce sens, mais en ce sens seulement, le Musulmans entendent le fatalisme ou prédestination.

L'exemple de notre prophète ne peut que confirmer le texte du Coran. Ai-je besoin de dire qu'il était l'homme le plus actif, le plus persévérant, l'homme dont l'énergique volonté n'a jamais failli ? Ses successeurs immédiats, qui ont puisé à la source même les véritables dogmes de l'Islam, ceux qui sont venus après, ainsi que tous ces musulmans qui se prosternaient devant la Toute-puissance divine, n'ont-ils pas donné le meilleur de leur individualité : leur temps, leurs peines, leur pensée, pour le développement de l'idée musulmane, et n'est-ce pas leur œuvre que M. Hanotaux essaie de détruire aujourd'hui ?

L'Islam transformant de simples bédouins nomades en une grande et forte nation, tirant de ces barbares un nouveau peuple civilisé, lui donnant le

goût de la science, de l'art et de l'industrie ; l'Islam affranchissant la raison humaine, tolérant toutes les religions et les protégeant, répandant la lumière et la vérité partout où il pénètre, dotant le monde de trésors scientifiques, inoculant sa civilisation à l'Europe barbare, quelle œuvre sublime !

Il a fallu, pour refroidir cette ardeur et tuer cet esprit entreprenant qui animait les fidèles, que des convertis, recrutés parmi les persans et les romains, vinssent jeter la discorde dans les âmes. Une nouvelle secte, connue sous le nom de *Gabrielh*, a pris à tâche de dénaturer le dogme de la prédestination en exagérant sa portée, en se servant d'une formule qui réduit l'homme à l'état de chose.

Sans doute cette doctrine a fini par disparaître, mais elle a cédé la place à un système intermédiaire entre la croyance à la prédestination absolue et le libre arbitre. Cette croyance domine parmi la majorité des musulmans contemporains. Cette théorie suffit pour porter l'homme à l'action, elle établit sa responsabilité. Une secte nommée les *souffites* existe encore. Elle se recrute surtout parmi les persans et les indiens, ces aryens si chers à M. Hanotaux. Ce sont pour la plupart des hallucinés qui vivent en contemplant et en rêvant. Ce sont ces derviches dont l'esprit est si malsain, ce sont ces fous, qu'on rencontre un peu partout exploitant la religion, qui ont égaré les Européens tels que M. Hanotaux sur les principes de l'Islamisme. Ah ! si les Musulmans pouvaient retourner aux vrais principes de leur Cro-

yance, s'ils voulaient rendre leurs devoirs à Dieu en même temps que cultiver leur sol, augmenter leurs richesses, se distinguer dans les sciences et les arts, s'ils voulaient se conformer dans leur conduite aux principes de l'égalité et de la justice, opposant à leurs ennemis les mêmes armes que ceux-ci emploient pour les combattre, M. Hanotaux verrait qu'ils ne sont ni aussi fous, ni aussi négligeables qu'il le pense !

Mais arrêtons-nous là pour cette fois, et remettons à un prochain article l'étude de la croyance en la Trinité et en l'Unité de Dieu.

III(*)

Je dirai aujourd'hui mon dernier mot pour réfuter les attaques dirigées par M. Hanotaux contre l'Islamisme. Je parlerai d'abord de la Trinité et terminerai par l'Unité de Dieu.

Si M. Hanotaux possède quelque connaissance de l'état des sociétés humaines et de la formation de leurs religions, il ne doit pas ignorer que l'idolâtrie, c'est-à-dire la croyance à l'incarnation divine dans une forme matérielle, a été et est encore la religion des hommes qui dans l'échelle de l'évolution occupent les derniers degrés.

Tous les peuples idolâtres, depuis le nègre qui habite l'Afrique jusqu'au Bouddhiste chinois ou l'indien Brahmaniste, vivent dans un état social plus

(*) Journal « *Al Moayad* », du Dimanche 13 Mai 1900 — N° 19

ou moins inférieur. Ce n'est que par le développement de ses facultés, le raffinement de ses sentiments et l'éducation de son esprit que l'homme parvient à se dégager de la matière.

L'être supérieur apparaît alors devant lui dans toute sa splendeur idéale. Mais, bien entendu, l'homme n'est pas arrivé à cette conception du jour au lendemain; parce que chez lui le développement moral, comme le développement physique, est soumis à des lois. Avant de croire à un Dieu unique, infini et indéfini, il a passé par d'autres conceptions qui représentent pour ainsi dire un pont entre la religion ancienne et la religion moderne. Rien ne prouve mieux la conciliation entre les idées religieuses et les progrès de l'esprit humain que l'histoire de la civilisation grecque. A mesure que la nation grecque, si idolâtre à ses débuts, progressait dans les connaissances scientifiques et philosophiques, ses croyances religieuses s'écartaient des formes matérialistes et se dirigeaient vers le spiritualisme. On peut affirmer qu'à l'époque de leur civilisation les Grecs séparaient Dieu du monde, et l'âme du corps. Pythagore, Socrate, Platon, Aristote et bien d'autres qui ont combattu sous toutes ses formes l'idolâtrie, ont préparé l'avènement de la doctrine spiritualiste. La République de Platon, traduite en arabe sous le règne d'El-Mamoun, montre combien ce philosophe lutta pour changer l'état d'âme de ses contemporains.

C'est à partir du jour où les Grecs ont professé

l'Unité de Dieu que leur civilisation a brillé d'un éclat incomparable.

J'ai tout lieu de supposer que, même parmi les anciens Egyptiens, une élite de chefs religieux a pressenti et deviné l'Unité de Dieu.

Ainsi la faiblesse de l'esprit et l'ignorance ont empêché l'humanité de se hausser jusqu'aux régions élevées où sont parvenus par leurs efforts les hommes éclairés. De ces régions ils jettent un coup d'œil sur l'univers entier. Alors ils voient que tout dans cet univers, les plus grandes choses comme les plus petites, les plus nobles créatures comme les plus humbles, les plus grandes lois ainsi que les plus minimales effets, tout ce qu'on sait et tout ce qu'on ignore, se tient, s'enchaîne et se rattache à une même cause. Alors toutes les différences disparaissent devant la puissance divine, qui dans son immensité infinie absorbe les choses et les êtres.

Evidemment l'homme qui possède cette conception religieuse occupe une situation privilégiée par rapport aux autres hommes. Son esprit domine toute la création. Il n'attend et n'espère rien d'elle. Il ne reconnaît qu'un seul maître : le Dieu de l'univers entier. Son idéal est le plus beau, car il aspire incessamment à élever son âme à la hauteur de son créateur....

Les croyances à l'incarnation de Dieu sont de deux sortes.

Dans la première, l'ignorance absolue des lois de l'univers dispose les hommes à croire que les

effets qu'ils voient devant eux ne s'expliquent que par la divinité de tel objet ou de tel être vivant, homme ou animal, en qui le phénomène naturel s'est produit. Ces objets ou ces animaux étant des créatures, on leur prête les mêmes désirs et les mêmes passions que les hommes. On s'empresse, pour leur faire plaisir, de les satisfaire. Les scènes de dépravation qui s'accomplissaient dans les temples de ces divinités, les sacrifices qu'on leur présentait en témoignent.

L'autre forme de l'incarnation est un peu supérieure à la première, mais elle n'en est pas pour cela moins fausse. Elle consiste à croire que Dieu s'incarne dans une forme humaine et prend les traits d'un héros, d'un savant ou de tout autre homme doué exceptionnellement.

Alors on se courbe devant lui, on obéit à son ordre, on se lève à sa volonté.

Mentionnons aussi une troisième doctrine qui se rapproche beaucoup du système de l'incarnation; c'est celle qui professe que Dieu, à l'exemple des rois, a des élus qu'il a choisis parmi les hommes. Ces élus seraient en relation continuelle avec Dieu, qui n'a rien à leur refuser. Et alors on vénère ces élus, on les prie tout comme s'ils étaient Dieu lui-même. Toutes ces croyances, produits de l'esprit humain dans son état primitif et rudimentaire, toutes ces doctrines grossières qui font de l'homme le jouet de son imagination, tous ces systèmes basés sur des hiérarchies et des castes, ont été condamnés au nom de la dignité humaine.

L'idolâtrie sous toutes ses formes, est une religion qui ne peut pas convenir à des hommes cultivés et libres.

Monsieur Hanotaux est peut-être le seul qui ait pensé que l'idolâtrie chez les Grecs a été un grand stimulant à l'acquisition des vertus. A l'en croire, l'ambition de parvenir à la divinité poussait les Grecs à se distinguer dans les pratiques vertueuses.

Pour moi, les qualités des Grecs tiennent à d'autres causes, et il serait plus logique de rattacher les vices de la Grèce à l'idolâtrie.

Je traiterai avec moins de réserve la thèse de M. Hanotaux, d'après laquelle le Christianisme dériverait de la religion grecque. Je suis sûr que tous les Chrétiens de la Terre ne sont pas de son avis. Ai-je besoin de rappeler à cet écrivain que le Christianisme, au moment de son apparition, a combattu l'idolâtrie romaine, que les premiers chrétiens prêchaient l'unité de Dieu et condamnaient toute idée d'incarnation. et que la divinité de Jésus et l'incarnation de Dieu le Père dans Dieu le fils, n'ont été admises dans le dogme Chrétien que plusieurs siècles après la mort de Jésus-Christ?

Depuis le jour où le Christianisme a subi cette déformation, jusqu'à la Réforme, les pratiques idolâtres n'ont fait qu'augmenter, et il n'en est résulté aucun bien pour les Chrétiens.

Les Chrétiens qui croient à la Trinité n'ont jamais prétendu que cette croyance pouvait conduire l'homme à être Dieu. Ils affirment qu'il faut croire

à un mystère sans le comprendre. Certaines sectes chrétiennes n'admettent point ce que rejette la raison. A leurs yeux Jésus est un prophète. Ils ne voient dans les mots Père et Fils que deux métaphores pour désigner l'homme et son Créateur. Je connais aussi une secte protestante, peu nombreuse, qui entend par le Verbe la science divine et par le Saint-Esprit, la vie.

Si la religion Chrétienne était idolâtre, pourquoi aurait-elle lutté contre l'idolâtrie ?

Loin de moi la pensée d'attaquer les dogmes chrétiens dans un journal. Conformément aux préceptes de ma religion, je veux discuter, mais sans m'écarter un seul instant des devoirs de convenances qu'on se doit réciproquement entre croyants ; et en tenant compte des effets des deux religions, je veux suivre M. Hanotaux sur le terrain qu'il lui a plu de choisir.

L'Islam a appelé tous les hommes à adorer un Dieu unique, c'est le Dieu d'Adam, de Noë, d'Abraham, de Moïse et de Jésus. La raison d'être de l'Islam c'est que beaucoup de Chrétiens et de Juifs avaient dénaturé leur religion et y avaient introduit notamment le dogme de l'incarnation. Il les invita à retourner à leur dogme véritable. Bref, c'est contre l'idolâtrie, sous toutes ses formes et ses déguisements, qu'il a déclaré la lutte. Mieux armés que lui, plus nombreux, plus forts, les idolâtres, les Juifs et les Chrétiens, lui ont livré des assauts formidables. Mais avec l'Islam, la vérité est apparue comme

un astre brillant. Ses rayons ont pénétré dans les coins les plus obscurs du cerveau humain. De toutes les nations, de tous les pays, les hommes convaincus accouraient en groupes, pour embrasser sa doctrine. Débarraîssés des superstitions obscurcissant leur intelligence, délivrés du joug de leurs chefs et de leurs églises, retrouvant leur indépendance intellectuelle, ils ont travaillé à l'émancipation de leurs frères, ils ont puisé aux sources éternelles de la Vérité. Un magnifique essor a porté les hommes à savoir, à observer, à expérimenter. Héritiers de la civilisation grecque et romaine, ils ont enrichi ce précieux patrimoine par le fruit de plusieurs siècles de labeur, couronné par d'importantes découvertes.

Voilà ce qu'à produit l'Islamisme.

Deux siècles ont suffi aux Musulmans pour apprendre toutes les branches du savoir humain, pour corriger les *systèmes* grecs en astromonie, poser de nouvelles règles en mathématiques, élever des observatoires partout où ils allaient, ajouter des connaissances nouvelles à la physique, à la chimie, à la médecine, etc.

Les savants orientalistes d'Europe le savent ; il y a longtemps qu'ils ont rendu justice à l'Islam. L'un d'eux n'a-t-il pas dit : " Aussitôt après la mort de leur prophète, les musulmans ont commencé à cultiver les sciences, alors que le Christianisme après seize siècles, n'avait pas produit encore un astronome „ ?

M. Hanotaux s'imagine que l'Islam a rompu tout lien entre Dieu et la créature humaine. Mais cela n'est pas vrai du tout. Jamais une religion n'a mieux uni l'homme à son créateur, et à tel point que l'Islam n'admet l'intervention d'aucun intermédiaire entre Dieu et les hommes. L'homme peut s'élever jusqu'à Dieu, il peut se perfectionner et se développer à son aise ; mais il ne deviendra pas Dieu pour cela.

Ceux qui veulent connaître l'Islam n'ont qu'à l'étudier dans le Coran ou dans la vie des vrais musulmans. Si M. Kimon avait fait cela, il n'aurait pas dit les énormités et les choses insultantes qui ont servi de document aux articles de M. Hanotaux.

Nos Musulmans d'aujourd'hui, je l'avoue, ne sont pas des Musulmans. Ils sont aussi superstitieux et aussi idolâtres que possible. Je ne veux pas indiquer les causes de cette transformation. Les Musulmans d'aujourd'hui, qui par faiblesse ont imité les autres et n'ont pas su se préserver de la contagion, n'ont que ce qu'ils méritent.

M. Kimon propose de débarrasser l'humanité de tous les musulmans, et M. Hanotaux, tout en l'approuvant, hésite devant les fatigues que l'accomplissement d'une telle œuvre comporte, vu le grand nombre d'hommes appartenant à l'Islamisme.

Je veux espérer que d'autres motifs empêcheront la réalisation des désirs sanguinaires de ces deux écrivains ; j'ose en effet croire que les Musulmans ne se laisseront pas égorger comme des

moutons. Et puis je suis sûr que beaucoup d'européens feront grève pour ne pas participer à ces hautes œuvres.

C'est qu'il ne sont pas rares, les européens qui ne partagent pas la manière de voir et de M. Kimon et de M. Hanotaux. Ces Européens indépendants et justes sont convaincus que l'Islam rend quelque service à l'humanité. Écoutez ce qu'en dit Isaac Tyller : " l'Islamisme se répand en Afrique, et avec lui les meilleures vertus. Partout où il s'introduit on voit un changement sensible dans les mœurs des peuples. Par l'Islam les hommes deviennent généreux, chastes, courageux ; il fait naître parmi eux l'idée de solidarité „

Il regrette que l'ivrognerie et la corruption soient le résultat des conquêtes faites par les missionnaires chrétiens.

Il conclut en disant qu'entre un chrétien alcoolique et un musulman qui ne boit pas, il préfère le second.

L'Islamisme fait aussi des progrès considérables en Chine et dans le reste de l'Asie.

Un jour viendra, aucun Musulman n'en doute, où l'Islamisme sortira de sa torpeur et renaîtra à la vie. Ce sera dans vingt ans ou dans deux siècles, mais ce jour viendra.

Si le peuple français appartenait à la religion musulmane et qu'il traitât ses colonies comme il traite aujourd'hui les habitants de l'Algérie ou de Madagascar, il ne pourrait attendre d'eux un grand dévouement.

Que penseront les musulmans à qui l'écho de ces paroles de haine arrivera sûrement? N'ont-ils pas le droit de ressentir contre les français représentés par M. Hanotaux, la même haine, et n'est-il pas juste qu'ils usent de représailles?

Quand on sème le vent on ne récolte que la tempête.

Il est regrettable qu'un diplomate comme M. Hanotaux ne réfléchisse pas avant d'écrire. Avec un peu de sens commun il aurait su qu'en traitant les hommes avec justice, en respectant leur foi, on obtient beaucoup d'eux. Et pour les races vaincues un pareil traitement peut être le commencement de la résignation. Mais il paraît que les hommes d'État français dédaignent cette politique pacifique; il leur faut toujours se battre. Il arrivera peut-être un jour qu'ils nous comprendront mieux. Attendons.

L'impartialité nous fait un devoir de reproduire ici deux articles de M. Hanotaux, par lesquels il chercha à amoindrir l'effet de ses premières déclarations, à la suite du retentissement provoqué dans le monde musulman par la magistrale réfutation de la personnalité à laquelle nous faisons allusion au commencement de cet opusculé.

*Le premier article a paru dans le numéro du "Journal," du 14 Mai 1900, sous le titre "**Encore l'Islam**,".*

On admettra facilement qu'il m'est impossible de répondre par la voie du «Journal» à toutes les lettres qui me sont adressées au sujet des articles qui paraissent ici. Je remercie bien cordialement mes correspondants spontanés et je les prie de croire, une fois pour toutes, que les avis ou les indications qu'ils me donnent sont mis dans le meilleur coin de ma mémoire et que je trouve, dans l'échange d'idées qui s'établit ainsi, une aide et précieux encouragement.

Malgré mon désir de ne pas me renfermer dans un ordre de sujets particulier, il m'est impossible de ne pas revenir sur certaines controverses

qui ont été soulevées par les deux articles que j'ai consacrés récemment à la question de l'«Islam».

En vérité, j'ai été pris, comme on dit, entre deux feux. Dans le monde chrétien on m'a reproché de me montrer trop favorable à l'Islam, dans le monde musulman, on m'a présenté comme un adversaire de l'Islamisme.

Ce serait à décourager d'être conciliant, si l'on ne savait depuis longtemps, que les gens qui s'efforcent d'être raisonnables sont des enclumes désignées pour les deux marteaux.

Il faut, tout d'abord, que je signale un procédé de polémique qu'une certaine ignorance de notre langue, plus encore, à mon avis, qu'un parti pris qui friserait la mauvaise foi, ont introduit dans une partie de la presse musulmane.

Un journal qui paraît au Caire, «Al Moayad», a donné une traduction, ou plutôt un abrégé complètement erroné de mes articles. On se souvient peut-être que j'avais eu l'occasion de citer les opinions émises par M. Kimon dans son livre «Pathologie de l'Islam». Je les avais citées pour les répudier. J'en avais signalé la dangereuse rigueur.

J'avais essayé d'indiquer à quels excès la polémique contre l'Islam conduit des esprits prévenus; et, pour qu'aucune confusion ne fut possible, j'avais pris soin, en analysant certains passages du livre de M. Kimon, de mettre entre parenthèses, après chaque phrase, les mots «je cite».

Malgré toutes ces précautions, on a cru devoir m'attribuer les opinions que je combattais.

Et dans le journal « Al Moayad, » une grande personnalité, un grand imam de la religion musulmane, a pris la peine de répondre à des idées qui n'ont jamais été les miennes, et qui sont justement à l'opposé de celles que j'ai soutenues dans mon étude. Le « grand imam », sauf le respect que je lui dois, n'a fait, en somme, qu'enfoncer une porte ouverte. S'il m'a lu dans le texte, il ne m'a pas compris. S'il m'a lu dans la traduction, cette traduction est infidèle, et j'en appelle à sa bonne foi pour faire connaître à ceux qui l'écoutent ma véritable pensée, exprimée vers la fin de mes articles, et qui est toute de respect, de modération et de conciliation.

D'ailleurs, ces observations ont déjà été présentées, mieux que je ne puis le faire moi-même, par un autre journal arabe, qui se publie également en Egypte, et qui jouit d'une réputation méritée dans tout le monde musulman : c'est « Al-Ahram ». Son rédacteur, M. Takla, le publiciste éminent, qui dirige, en même temps, le journal français les « Pyramides », a pris la peine de répondre, point par point, aux observations de l'imam ; et comme il s'agissait d'une question de bonne foi, sa polémique, à la fois courtoise et pénétrante, ne me laisse pas grand'chose à ajouter.

De cet incident, il se dégage cependant un enseignement qui, au fur et à mesure que j'avance

dans la vie, devient à mes yeux d'une très pressante autorité, à savoir que la plupart des difficultés qui existent entre les hommes ont presque toujours leur origine dans un malentendu, dans une faute d'intelligence; ou, pour mieux dire, dans une «faute de se comprendre».

L'erreur provenant, à un moment donné, soit de la mauvaise lecture d'un mot, soit de l'insuffisante compréhension d'une opinion ou d'un sentiment, soit d'un artifice de polémique, a déterminé souvent des maux incalculables et séparé pour toujours des gens qui étaient tout près l'un de l'autre et qui peut-être, étaient faits pour s'entendre. Si on pouvait effacer la série des conséquences funestes et des violences inutiles ou exécrables qui se sont accumulées peu à peu sur un malentendu, si on pouvait revenir au point de départ et au léger dissentiment originel, on serait étonné de la facilité avec laquelle auraient pu s'arranger des difficultés qui ont fini par creuser de profonds abîmes. On a dit que le monde était livré aux disputes des hommes. Il paraît que c'est un dessein providentiel; car, vraiment, il serait incompréhensible que de si grands et déplorables effets pussent être le résultat de causes si mesquines, et il y a des moments où on se demande si les hommes ne pourraient pas refaire les voies de l'histoire en essayant de se comprendre les uns les autres, à supposer qu'il ne leur soit pas donné de s'aimer les uns les autres.

J'ai toujours pensé que même dans les matières

les plus graves, il n'y avait pas de question tellement complexe et embrouillée qui ne contint en elle-même sa solution équitable et pacifique. J'ai toujours été convaincu que dans un débat d'intérêt ou d'idées, deux esprits de bonne foi s'appliquant avec méthode et prudence à la conciliation et faisant un effort sincère pour sortir d'eux-mêmes, trouveraient toujours un accommodement acceptable pour les deux parties. J'ai toujours pensé que la diplomatie, en particulier, avait, dans ce sens, une mission, un mandat, une fonction spéciale qui est son grand honneur et qui trouve sa récompense, non seulement dans la reconnaissance facile des peuples, mais dans la beauté de l'œuvre intellectuelle accomplie sans bruit et sans fracas dans le silence du cabinet.

L'appel à la force et la fameuse «ultima ratio» me paraît être le dernier des procédés, la ressource des gens qui n'en ont guère.

On croit le plus souvent qu'il faut choisir entre la paix ou la rupture ouverte.

Lourde et funeste erreur. Entre la paix et la guerre, il y a un vaste champ d'action qui appartient à la diplomatie.

Et la méthode trouverait son application jusque dans le domaine des débats philosophiques et religieux. Il y a une diplomatie des idées et des croyances : elle repose sur la tolérance. Ce n'est pas une invention de notre siècle : c'est l'intolérance plutôt qui est récente et la tolérance qui est

antique. En reprenant les grands conflits humains à leur point de départ, on serait frappé des ressemblances plus encore que des divergences entre les opinions qui sont devenues, par la suite, inconciliables. En tout cas, on vivrait en paix, les uns avec les autres, et c'est ce qui est promis, sur la terre, aux hommes de bonne volonté.

Ceci m'amène à un autre genre de critique, qui m'est adressé, également, du côté musulman. Cette fois, il ne s'agit plus de politique, mais de philosophie et de théologie. Deux communications des plus curieuses me sont parvenues à ce sujet : l'une émane d'un homme dont le nom est connu en France, c'est Ahmed Riza, le directeur du «*Mechveret*». Il a réuni ses observations sous la forme d'une brochure : «*Tolérance musulmane*».

C'est une réponse à ceux des écrivains occidentaux qui accusent le monde musulman de fanatisme. Il nous retourne le reproche et il met sa conclusion sous le haut patronage du cardinal Lavigerie, dont il cite les paroles : «*je déclare, disait ce prélat, que je considérerai comme un crime et comme une folie de surexciter, par un prosélytisme imprudent, les populations musulmanes*». Il y aurait bien à dire sur le tableau un peu idyllique que M. Ahmed Riza fait de la «*tolérance musulmane*». Mais je suis bien d'avis que les récriminations et les injures réciproques n'avancent pas l'œuvre de la paix et qu'il vaut mieux chercher à se com-

prendre que de crier au plus fort pour empêcher tout le monde de s'entendre.

J'ai eu, enfin, la faveur d'une communication émanant d'une des personnalités les plus considérables du monde musulman, Ahmed Midhat Effendi, le plus justement célèbre des écrivains turcs de l'heure actuelle. Je regrette vraiment, que les dimensions de la note qu'il m'a fait parvenir, et le ton un peu doctrinaire qu'il a pris, en traitant des matières par elles-mêmes obscures, ne me permettent pas de l'imprimer ici tout entière.

Les lecteurs français auraient certainement plaisir à savourer un morceau de littérature orientale écrit dans un excellent français. Mais quoi ! la théologie, même musulmane, a toujours quelque chose de rébarbatif.

Je citerai cependant, un court fragment où l'écrivain explique ce qui est, selon lui, l'essence même de la religion musulmane.

« En matière de foi, chaque musulman, dit-il, est son propre prêtre ; il n'a à rendre compte qu'à Dieu seul, directement et sans intermédiaire, de ses idées comme de ses actes. Mouhamed lui-même n'eut et ne prétendit jamais assumer les pouvoirs que se donnèrent les différents clergés du christianisme. Rien, au contraire, ne le distingua des autres hommes devant la justice du seigneur, ainsi que l'atteste le Coran. Il s'ensuit donc qu'à cette question : qu'est l'Islam ? toutes les sectes musulmanes donneront la même réponse :

« Le fait de se conformer aux prescriptions du Coran, et à aucune autre chose qu'au Coran ». Or, cette religion coranique ne « tend » nullement à abaisser l'homme en reculant Dieu au fond de l'infini ; car d'après le Coran, « Dieu est plus près de l'homme que ses veines jugulaires. »

Cette religion, distinguant nettement l'« homme moral » de l'« homme matériel », fixe l'état de chacun « d'une manière très satisfaisante pour l'entendement humain ».

Parlant de cette distinction, Ahmed Midhat Effendi présente une défense de la religion musulmane qu'il considère naturellement comme supérieure à toutes les autres, et il me fait le reproche d'avoir tourné court sur la question philosophique pour ne parler, dit-il dédaigneusement, que de la question « politique ».

Je l'avoue, c'est le point de vue historique et politique qui, dans le voyage que j'ai fait en Algérie et en Tunisie, m'attirait tout particulièrement. Même, si cela n'ennuie pas trop le lecteur, j'indiquerai ici d'un mot, comment j'ai été amené à faire ce voyage et à diriger notamment mes études vers le grand débat engagé depuis des siècles, entre le Christianisme et l'Islam.

Dans mes recherches sur le cardinal de Richelieu, je suis arrivé au moment où il va prendre un parti entre les divers systèmes qui, si je puis dire, se pressent autour de lui et sollicitent son attention.

En 1622-1623, au moment où il touche au pouvoir, la question protestante est posée ; j'aurai à dire bientôt comment il la résolut. Ce que l'on sait moins, c'est que Richelieu eut aussi à se prononcer sur la question de mahométisme ou, pour employer le langage que l'on parlait à son époque, sur la question de la « Croisade ».

Il y avait, alors, en France, une quantité de gens qui se déclaraient nettement pour la reprise des grandes guerres religieuses du moyen-âge.

Des amis intimes de Richelieu, des hommes qui avaient aidé ses premiers pas et qui l'appuyaient de leurs conseils et de leur autorité, le duc de Nevers par exemple, s'étaient engagés en fond dans ce sens. La Croisade même était déjà commencée. Auprès de lui, son ami intime, son conseiller, son collaborateur, le P. Joseph s'était donné corps et âme aux mêmes idées. On peut dire que le parti de la Reine Marie de Médicis qui avait poussé Richelieu au pouvoir, parti qu'on appelait « les Catholiques », était un parti de Croisés.

Or, Richelieu rompit avec ses amis et refusa de devenir leur instrument ; même, il entraîna le P. Joseph. Se détournant de l'Islam, il engagea, comme on sait, la lutte de la maison d'Autriche. En vérité, ce cardinal était le moins fanatique des hommes.

Pour agir comme il le fit, il eut ses raisons ; il réfléchit longuement, il se renseigna ; il compara. Et ce sont ces raisons, les raisons profondes qui

déterminèrent un pareil esprit, — que je désirais connaître, pour les faire connaître à mon tour.

Mon enquête s'est poursuivie ainsi jusqu'en Espagne, en Afrique, et jusqu'au lieu où s'était faite, jadis, la grande séparation entre les deux mondes, oriental et occidental, c'est-à-dire à Tunis. Tel est le motif qui, parmi tant d'autres, a conduit là mes pas, avec mes études et mes réflexions. J'ai vu les ruines de Carthage, la Carthage d'Annibal et de saint Louis et de Charles-Quint.

J'ai eu, sur les lieux, l'intuition que la terre qui avait été celle de la lutte pouvait devenir celle de l'apaisement et de la conciliation.

Quant aux raisons qui déterminèrent Richelieu à renoncer à la politique des Croisades, j'essaierai de les dire un jour.

Mais, par l'étude du passé comme par la vue du présent, j'ai été amené à chercher des éléments d'entente et d'harmonie là où l'on avait indiqué surtout des motifs de désaccord et de haine. J'ai cherché les origines, j'ai signalé la paix renaissante sous l'égide du protectorat, j'ai mentionné le fait capital de la vie commune s'aménageant et du contact rétabli, après tant de siècles, par le respect des croyances, entre deux mondes qui paraissaient irrémédiablement séparés. En constatant ces faits, j'aurais voulu ménager toutes les susceptibilités, m'en tenir au langage de la tolérance et au cadre de la vie pratique.

Il paraît que c'est difficile, puisque je n'ai pas

été compris de tous. C'est pourquoi j'insiste au jourd'hui. Quoi qu'il en soit, il ne m'est pas indifférent d'avoir motivé, en terre chrétienne comme en terre musulmane, un mouvement d'opinion qui, s'il suit la pente naturelle des choses commencées de bonne foi, aurait plutôt pour effet de rapprocher et de réunir que de séparer et de diviser.

GABRIEL HANOTAUX

Mort du Cheikh

Mohamed Abdou

L'Égypte et le monde musulman viennent d'approuver la grande perte : le cheikh Mohamed Abdou, grand moufti, est mort. Les musulmans, sans distinction d'origine ou de parti, pleurent la disparition de cet homme qui fut de son vivant une des grandes personnalités de l'Islam, qu'il rêva de ramener à sa splendeur d'autrefois.

Les débuts du cheikh Mohamed Abdou ont été modestes. Né, il y a une soixantaine d'années, à Mehallat-Nest dans le

Cet opuscule était déjà imprimé lorsque nous avons reçu la triste nouvelle de la mort du Cheikh Mohamed Abdou, grand Moufti d'Egypte, décédé à Ramleh le 11 Juillet 1905.

Pour rendre un dernier hommage à sa mémoire, nous reproduisons ici l'article nécrologique paru dans le journal *L'Egypte* du Jeudi 13 Juillet 1905, sous la signature de l'auteur de la Préface.

Mort du Cheikh Mohamed Abdou

L'Egypte et le monde musulman viennent d'éprouver une grande perte : le cheikh Mohamed Abdou, grand moufti, est mort.

Les musulmans, sans distinction d'origine ou de parti, pleureront la disparition de cet homme qui fut de son vivant une des grandes personnalités de l'Islam, qu'il rêva de ramener à sa splendeur d'autrefois.

Les débuts du cheikh Mohamed Abdou ont été modestes. Né, il y a une soixantaine d'années, à Mehallet Nasr dans la

Béhéra, il fit ses études primaires à la mosquée Ahmadi à Tantah et les compléta à la célèbre université d'El-Azhar. Puis il fut son propre maître. Avidé de lumière, il s'adonna à l'étude avec une énergie rare, et put, grâce à une volonté tenace et à son intelligence vraiment supérieure, devenir ce que nous l'avons vu : une encyclopédie vivante. Il fut la preuve palpable de ce que peut chez l'homme la volonté, surtout lorsque cette volonté est secondée par l'intelligence. En résumé, le cheikh Mohamed Abdou fut, si on peut dire, son propre créateur intellectuel.

Dans la lutte incessante de toute sa vie, un seul point semblait l'intéresser par dessus toutes choses : la religion musulmane, qu'il voulait réformer, non pour y introduire de nouveaux dogmes ou des nouvelles pratiques, mais pour l'épurer, pour la débarrasser des hérésies qu'y introduisirent l'ignorance ou l'opportunisme politique, pour la rendre en un mot ce qu'elle était avant d'avoir été déformée par les ignorants : la religion musulmane telle que la conçut et l'enseigna le Prophète.

Comme tous les réformateurs, comme toutes les grandes intelligences, le cheikh Mohamed Abdou eut ses détracteurs. Accusations gratuites, insinuations, calomnies, injures, rien de tout cela ne lui fut ménagé ; mais il continua son chemin droit devant lui sans faiblesse, et finit par imposer le respect aux envieux et aux ignorants, comme aux adversaires de ses idées.

Si la mort l'a terrassé avant qu'il n'eût la satisfaction d'avoir accompli entièrement la lourde tâche qu'il s'était imposée, du moins il a lumineusement tracé la voie et il laisse après lui œuvre utile et durable.

La fréquentation de Gamal-El-Din, le grand philosophe oriental bien connu, a eu sur l'esprit du cheikh Mohamed Abdou une influence marquée. C'est de cette fréquentation du philosophe, dont il fut l'alter ego, que date l'élan du cheikh Mohamed Abdou vers les idées qui furent depuis le but de sa vie : la réforme de la religion musulmane, la restauration, l'unité, la grandeur de l'immense patrie de l'Islam.

La foi ardente le guidait dans cette tâche ardue,

Et, coïncidence curieuse : la même maladie qui a emporté Gamal-El-Din, le cancer, est celle qui vient de nous enlever le cheikh Abdou.

Lorsque se produisirent les événements du mouvement arabiste, le cheikh Mohamed Abdou occupait au ministère de l'Intérieur les fonctions de rédacteur du *Journal Officiel*.

Il crut le moment venu pour commencer l'exécution de son vaste plan de réforme et, de bonne foi, suivit ce mouvement dont les débuts lui paraissaient sincères. Il eut plus tard à lutter, dans ce milieu, contre les menées ambitieuses de quelques chefs dont les idées ne répondaient pas à son idéal pur : l'intérêt de la patrie et de la religion.

Il n'en paya pas moins de l'exil cette accointance avec les chefs du mouvement insurrectionnel, et, momentanément déçu dans ses espérances, il se réfugia en Syrie.

Mais il n'était pas homme à se laisser abattre facilement, et il reprenait bientôt la lutte pacifique pour son idéal. Professeur à l'Ecole Sultanieh, il y enseigna la littérature, la rhétorique et autres sciences arabes — sans compter les commentaires du Coran qu'il faisait dans les mosquées.

Appelé à Paris par Gamal-El-Din, il collabora avec lui à la rédaction du journal *El Orwa El Woska*, puis de retour en Syrie, il y reprit ses cours dont les Syriens gardent un bon souvenir.

Partout le cheikh Mohamed Abdou n'a laissé que des admirateurs et partout aussi ceux qui l'approchaient devenaient ses amis.

Grâcié, quelques années après, par S. A. Tewfik pacha, le cheikh Mohamed Abdou rentre en Egypte et ne tarde pas à retrouver toutes les anciennes amitiés et à reconquérir l'estime et la considération générales.

Son talent et son ardent désir de contribuer au bien de son pays, le désignent de nouveau à l'attention des dirigeants, et il est peu après nommé juge aux tribunaux de première instance, puis promu conseiller à la Cour d'appel indigène. Dans ce champ si vaste de la justice, le cheikh Mohamed Abdou se sent encore à l'étroit. Il lui faut plus et mieux. Il lui faut les moyens de poursuivre hardiment le but de toute sa vie, la réforme de la religion. Il compte alors, pour y arriver, sur un levier qui lui paraît le seul capable de soulever l'édifice : l'Université d'El Azhar. Et dans son esprit germe le projet de cette nouvelle orientation de la réforme. Il veut, par El-Azhar, guider le monde musulman, l'éclairer sur sa religion, débarrasser cette dernière des entraves et des hérésies qu'y accumula l'ignorance, et dans ce but il songe à y créer un Conseil, une haute cour religieuse pour ainsi dire, qui dirigera le mouvement, qui jettera sa lumière sur les masses, pour le plus grand bien de l'islamisme.

Le but était grand et noble. Grâce à son énergie, le Conseil est formé et il en fait partie avec son ami d'enfance, le cheikh Abdel Kerim, qui partageait ses idées,

Il eut alors l'espoir d'arriver au but sans encombre. Il entrevit la réhabilitation de sa religion, soufflant sur les musulmans l'esprit de l'instruction, les sciences, les arts, toutes les grandes choses et les grandes idées qui firent à l'origine la splendeur des règnes des Khalifes.

Malheureusement, malgré les concours dévoués qu'il sut trouver, le résultat n'a pas entièrement répondu à son attente et un esprit réactionnaire a entravé jusqu'à un certain point l'œuvre grandiose entreprise avec tant d'abnégation, de dévouement et de courage par le cheikh Mohamed Abdou.

Si le bien-être de l'esprit l'intéressait par dessus tout, le côté matériel l'occupait aussi sérieusement et il n'oublia pas les pauvres, sachant bien que la misère conduit à la ruine intellectuelle des peuples. Il fonda la Société de bienfaisance Musulmane, dont il fut l'âme. C'est à son énergie, à son

dévouement sans cesse en éveil que cette Société doit d'avoir vécu et prospéré.

Désigné par le gouvernement pour occuper les hautes fonctions de grand Moufti d'Égypte, le cheikh Mohamed Abdou se montre encore là à la hauteur de sa tâche. Au Conseil Législatif où il siège de droit, il fait partie de toutes les commissions, il est le guide sûr de ses collègues dans l'examen ou la préparation de toutes les lois, de tous les règlements.

Dans le Conseil supérieur des Wakfs, il est le défenseur des droits et des principes sacrés qui sont à la base de cette belle institution.

Mais par dessus tout, nous le répétons, il fut ardent patriote et bon musulman. S'il eut des détracteurs qui le jugèrent peut-être superficiellement, il eut des admirateurs en plus grand nombre qui lui rendirent justice.

Ceux qui l'ont fréquenté ou simplement approché se souviendront de l'exquise courtoisie de cet homme dont le franc sourire attirait. Cette courtoisie, il la prêchait même à ses amis, et il avait un mot pour la justifier : « on prend, disait-il, beaucoup plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre ! »

Avide de voir et d'apprendre pour mieux juger, le cheikh Mohamed Abdou a beaucoup voyagé, aussi bien en Europe qu'en Orient, cherchant partout ce qui pouvait être utile à l'œuvre immense entreprise par lui. Sans parti-pris, avec une largeur de vues qu'on rencontre rarement de nos jours, il étudiait les civilisations et les mœurs des peuples. Sa belle réponse aux articles de M. Hanotaux sur l'Islam est une preuve de ce que nous avançons. Il y a déployé toute son érudition et une tolérance qui a même pu étonner en regard de l'attaque.

Ses écrits sont nombreux et dans tous on peut retrouver les principes qui le guidèrent dans sa vie et qui sont au-

jourd'hui ceux des disciples qui le suivirent et qui garderont jalousement sa mémoire.

L'ayant connu personnellement, je suis plus que d'autres, mais aussi comme beaucoup d'autres, touché par la mort de cet homme qui aimait tant sa patrie, la nôtre. Je lui adresse ici l'hommage ému de mon admiration, et je souhaite que dans ce pays où il a semé tant de belles et nobles idées, d'autres intelligences, d'autres activités reprennent le sillon si lumineusement tracé.

J'avais écrit ces lignes lorsque j'ai reçu de Spa (Belgique) par dépêche la triste nouvelle de la mort du Dr Sidney Smith, un riche américain, un esprit large et libéral, ami de l'Islam et grand admirateur du cheikh Mohamed Abdou avec qui il était lié.

Un mal ne vient jamais seul, et c'est le même jour que s'éteignent ces deux intelligences qui appartenaient à deux mondes si différents mais rapprochées par leur communauté d'idées et d'opinions.

Sidney Smith, avec qui j'étais lié intimement, était la droiture personnifiée. Il avait de plus pour moi la très grande qualité d'aimer et de défendre mon pays et ma religion qu'il avait appris à connaître, et c'est pourquoi je ressens doublement sa perte.

Je ne puis lui rendre meilleur hommage qu'en l'unissant ici dans le salut ému que j'adresse à celui qu'il admirait tant lui-même.

12 juillet 1905

MOHAMED TALAAT HARB BEY

